

54689

# ÉTUDES FRANÇAISES

PUBLIÉES PAR

L'INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

17.

---

---

UN PRÉCURSEUR DE LA LITTÉRATURE COMPARÉE:

## NICOLAS MARTIN

Son style „biedermeier“. — Ses inspirations allemandes  
et hongroises.

PAR

MAGDA LOBINGER



SZEGED, 1937

# Institut Français de l'Université de Szeged.

Directeur: Béla ZOLNAI.

Chargés de cours: Zoltán BARANYAI, Géza BÁRCZI.

Lecteur: H.-F. GRENET.

---

---

## Études Françaises

publiées par l'Institut Français de l'Université de Szeged.

### 1. André Dudith et les humanistes français. Par Jean FALUDI.

Si le rôle politique joué par Dudith est bien connu, il n'en est pas de même de son activité littéraire. M. Faludi cherche à préciser les dates de ses séjours en France, les relations qu'il y a nouées. — A. D. M. (Revue d'Hist. Eccl., 1928).

L'auteur a bravement entrepris de nous apporter quelque chose de précis sur les rapports très vagues que des générations de compilateurs et d'historiens avaient mentionnés comme ayant existé entre Dudith et certains érudits français, tels que Muret, Ramus, Théodore de Bèze. — F.-L. Schoell (Revue des Études Hongroises, 1928).

Magyarul: Minerva 1928. (Vö. Irodalomtörténet, 1928:177.) — Cf. Pierre Costil: André Dudith. Paris, Les Belles Lettres, 1934.

### 2. H.-F. Amiel, traducteur. Son européanisme. Ses relations avec la Hongrie. Par Vilma de SZIGETHY.

Mademoiselle Szigethy étudie les traductions faites par l'auteur du „Journal intime“, et insiste sur le recueil des „Étrangères“... D'une façon vivante et intelligente Mademoiselle Sz. trace la genèse de ce recueil... — Léon Bopp (Revue des Études Hongroises, 1929).

Die fleissige Arbeit enthält eine eingehende Würdigung der Übersetzertätigkeit Amiels... Im Anhang wird auch der aufschlussreiche Briefwechsel zwischen Amiel und Meltzl mitgeteilt. — B. v. Pukánszky (Deutsch-ung. Heimatsblätter 1930:80).

L'étude, très sérieusement établie, est une nouvelle preuve du travail efficace accompli en Hongrie sur les questions de littérature européenne. — Revue de Littérature Comparée (1930:322).

Magyarul: Jezerniczky Margit: Amiel, Meltzl, Petőfi. (Széphalom 1931).

### 3. Les impressions françaises de Vienne, 1567—1850. Par Vera ORAVETZ.

Die in ihren Ergebnissen und Ausblicken wertvolle Arbeit fügt Österreich nunmehr jenen von Virgile Rossel in seiner „Histoire de la littérature française hors de France“ behandelten Ländern endgültig bei. — Hans Zedinek (Zentralblatt für Bibliothekswesen 1931).

De telles enquêtes modestes, laborieuses et utiles, permettent de mesurer sur un exemple précis la diffusion de la langue française au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Paul Van Tieghem (Revue de Synthèse, I:3).

V. ö. még Eckhardt Sándor (Egyet. Phil. Közöny 1931), Zolnai Béla (Széphalom 1931) és Jezerniczky Margit (Széphalom 1932) pótlásait és Justus Schmidt tanulmányát: Voltaire und Maria Theresia, Wien 1931: 6—22. — Cf. encore: Études Françaises 13.



# FRANCIA TANULMÁNYOK

KIADJA

A SZEGEDI EGYETEM FRANCIA PHILOLOGIAI INTÉZETE

17.

---

---

## NICOLAS MARTIN,

AZ ÖSSZEHAONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNETIRÁS  
ELŐFUTÁRA

---

IRTA

LOBINGER MAGDA

SZEGED, 1937

# ÉTUDES FRANÇAISES

PUBLIÉES PAR

L'INSTITUT FRANÇAIS DE L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

17.

---

---

UN PRÉCURSEUR DE LA LITTÉRATURE COMPARÉE :

## NICOLAS MARTIN

Son style „biedermeier“. — Ses inspirations allemandes  
et hongroises.

PAR

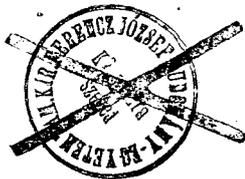
MAGDA LOBINGER

SZEGED, 1937

*A szegedi m. kir. Ferencz József-Tudományegyetem  
Bölcsészet-, Nyelv- és Történettudományi Karához  
benyújtott doktori értekezés.*

*Bíró: Dr. Zolnai Béla egyet. ny. r. tanár.*

*Társbíró: Dr. Schmidt Henrik egyet. ny. r. tanár.*



Le tableau littéraire d'une époque est comme une mosaïque composée de petites pierres : comme chaque petite pierre peut contribuer à rendre le tableau plus parfait, ainsi toute étude particulière sur des écrivains inconnus ou oubliés peut être utile à l'ensemble de l'histoire de la littérature. Souvent ces écrivains peu connus expriment mieux l'esprit de leur époque que les grands génies, car leur manière de penser et de sentir est plus proche de celle de la foule : c'est l'époque qui les marque de son estampe, tandis que les grands écrivains, sans se détacher absolument de leurs temps, imposent à leurs contemporains de nouveaux goûts et de nouvelles manières de sentir. Ainsi n'est-il peut-être pas sans intérêt d'examiner la vie et l'oeuvre d'un écrivain oublié du XIX<sup>e</sup> siècle, Nicolas Martin. Martin appartient à l'époque romantique, mais à côté de ses grands contemporains comme un Victor Hugo, un Lamartine et tel autre grand esprit de son temps, il n'est qu'un écrivain médiocre. Malgré ce fait il mérite d'être étudié comme un des précurseurs de la littérature comparée et comme représentant de l'esprit „biedermeier“<sup>1</sup> en France.

<sup>1</sup> Pour la définition de ce terme cf. l'essai de M. B. Zolnai, Le style „biedermeier“ dans la littérature française, paru dans la série des „Acta“ de l'université de Szeged (1935). — Cf. encore le compte-rendu de ce livre par M. Paul Van Tieghem, dans la Revue de Synthèse, déc. 1936 : „On sait que l'on appelle style ‚biedermeier‘, dans les pays de l'Europe centrale, un goût bourgeois, sentimental sans grandes passions, rêveur sans élans, réaliste sans crudité, loyaliste en politique, respectueux de la religion mais sans ardeurs mystiques, se plaisant aux paysages gracieux et modérés, aux fleurs, aux oiseaux, aux scènes d'intérieur, aux intimités souriantes ou tendres, au pays natal, à l'idylle

La littérature comparée ne s'est constituée, comme on sait, en branche indépendante du savoir qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. La comparaison est un procédé instinctif de l'esprit humain qu'on pratique, selon M. Baldensperger, „dès qu'on est le familier de plus d'un poète, le lecteur de plus d'un livre“, mais comme science, elle est encore jeune. Martin a contribué au développement de cette science, car avec ses traductions et ses études sur la littérature allemande contemporaine il a donné l'occasion de faire des comparaisons entre la littérature française et l'allemande.

Martin est encore d'un intérêt spécial pour la littérature hongroise, comme auteur de *Mariska*, *Légende-magyare*.

---

bourgeoise . . . En France, Sainte-Beuve poète et, moins que ne le dit M. Zolnai, Béranger, d'ailleurs trop ancien, mais aussi le Brizeux de *Marie*, le Laprade de *Pernette*, qu'il oublie, beaucoup de femmes poètes, et de nombreux écrivains d'almanachs et de keepsakes, représentent, assez faiblement, cette tendance . . . Il me semble que l'ère victorienne anglaise en offre de nombreux spécimens, et ce qu'on appelle couramment *victorianisme* offre avec le *biedermeier* germanique de nombreuses analogies dues probablement à des causes sociales semblables.“

## I. Vie et oeuvres de Nicolas Martin.

Martin est né à Bonn, le 7 juillet 1814, d'un père français, mais d'une mère allemande. On sait que l'écrivain ne porte pas seulement l'empreinte de son époque mais aussi celle de son milieu, de sa famille et même de ses ancêtres. Sainte-Beuve dit que „si l'on connaissait bien la race psychologiquement, les ascendants et ancêtres, on aurait un grand jour sur la qualité secrète et essentielle des esprits . . . on reconnaît, on retrouve l'homme supérieur, au moins en partie, dans ses parents, dans sa mère surtout, cette parenté la plus directe et la plus certaine.“<sup>2</sup> Léon Séché, connaisseur profond de l'époque romantique, exprime une pensée semblable : „on peut dire que les hommes à grande imagination, comme Lamartine, Hugo, Vigny, pour ne citer que ces trois noms, sont plutôt les fils de leur mère, et que ceux qui ont l'esprit critique, d'analyse et de raisonnement, tiennent plutôt du sang paternel.“<sup>3</sup>

Martin est une excellente preuve de cette théorie ; il parle avec adoration de sa mère. „Comme il arrive presque toujours aux fils, — écrit-il dans son autobiographie — je gardai surtout l'empreinte maternelle. Je la gardai dans la vigueur du corps, dans la santé physique comme dans la sérénité de l'esprit, cette santé de l'âme“.<sup>4</sup> Sa mère était la

<sup>2</sup> Les Cahiers de Sainte-Beuve, Paris, 1876, p. 70.

<sup>3</sup> L. Séché : Sainte-Beuve, Paris, 1904, p. 16.

<sup>4</sup> Cette „autobiographie printanière“ se trouve à la tête des Poesies de Nicolas Martin, Paris, 1867, quatrième édition augmentée.

fille de Nicolas Simrock, ami de Beethoven, et la soeur de Karl Simrock. En effet c'est surtout l'atmosphère familiale qui nous explique l'oeuvre poétique et critique et, la qualité essentielle de l'esprit de Martin, sa sympathie pour tout ce qui est allemand, une sympathie à laquelle son temps était aussi très favorable. Les bords du Rhin avec les vieux châteaux „ces vieux nids de vautours cachés dans les broussailles, des donjons féodaux les croulantes murailles“, les vignes et les champs verts lui rendent son pays inoubliable. Bonn est pour lui un „paradis terrestre“ dont le nom seul suffit à l'attendrir, et quand plus tard il le revoit, il le salue en ces vers :

Eden où je naquis, où je voudrais mourir,  
O Bonn ! ô ma vallée au pied des sept montagnes !

Il était encore tout petit quand son père, fonctionnaire, fut transféré de Bonn dans une petite ville du Nord. C'est également dans son autobiographie qu'il nous raconte des anecdotes au sujet de son enfance à Bonn et à Halluin (près de la frontière belge). Ses premiers camarades furent les petits paysans du village avec lesquels il parcourait les prairies, surtout en hiver alors que les terres devenaient de glissants miroirs pour les patineurs. A l'âge de onze ans il fut envoyé au collège de Lille. Là il se trouva donc dans un milieu purement français, mais il passait souvent ses vacances au bord du Rhin dans la famille de sa mère. „L'Allemagne m'attirait de plus en plus et me retenait par une chaîne magique“ — dit-il dans son autobiographie. Les recherches de son oncle Karl Simrock sur l'épopée germanique et les légendes du Rhin ont été d'une grande influence sur Martin.<sup>5</sup> Mais enfin il dut choisir une profession „et ne considérer désormais la poésie que comme un délassement agréablement dangereux de la vie pratique“. Agé de dix-huit ans (en 1832) il entra donc comme surnuméraire

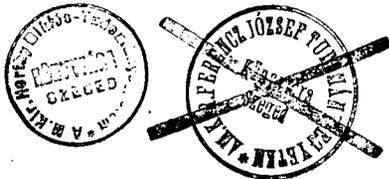
<sup>5</sup> V. l'autobiographie de Martin dans la quatrième édition augmentée de ses „Poésies“, Paris, 1867.

dans la division des douanes de Dunkerque. Ce pays flamand où il passa sa jeunesse lui est aussi resté très cher. En 1838 il vint à Paris. En 1861 il devint chef de bureau à la direction centrale . . . Il mourut à Auteuil en 1877.

A côté de son occupation prosaïque, Martin cultivait la poésie. Jusqu'à l'époque romantique une société très restreinte s'occupait seule de littérature. Après la Révolution, l'intérêt pour la littérature devint général, le public s'élargit, le nombre des écrivains augmenta. Tout le monde pouvait être poète. Ce fait explique qu'un simple douanier ait pu se tourner vers les Muses. Martin s'occupait surtout de poésie et de critique littéraire.

Peut-être pourrait-on dire qu'il avait hérité l'esprit critique de son père français et l'esprit sentimental ou son penchant vers la rêverie de sa mère allemande. Ses premiers essais poétiques datent de son séjour à Dunkerque. C'est un recueil de poèmes parus d'abord séparément dans le *Journal de Dunkerque* et intitulé *Harmonies de la famille* (Lille, 1837). Dans la même année il traduisit le *Peter Schlemihl* de Chamisso. Il donna ensuite *Ariel, Sonnets et chansons* (Paris, 1841), puis, en 1845, *Louise* et *Les Cordes graves*, également des poèmes.

De 1842 à 1852 il fut critique littéraire au *Moniteur universel*. Le *Moniteur* occupait depuis la Révolution le premier rang dans la presse française et avait dans sa rédaction des hommes de premier ordre, tels qu'Amphère, Gautier, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Feuillet, Arsène Houssaye, Mérimée, Nisard, etc. Martin devait donc être considéré comme un critique littéraire de valeur pour être chargé d'une rubrique aussi importante dans un tel organe. C'était un connaisseur profond de la littérature allemande, et il avait publié dans l'*Artiste* et dans la *Revue de Paris* des études critiques et biographiques sur les poètes contemporains de l'Allemagne (Série nouvelle, 1861). A la suite de ces études, il fut chargé en 1842 par le comte de Salvandy, ministre de l'instruction publique, d'une mission



littéraire en Allemagne où il devait étudier les poèmes épiques d'origine germanique. Ses articles sur ce sujet parurent d'abord dans le *Journal général de l'instruction publique* et dans le *Moniteur universel*; ils ont formé dans la suite le livre *France et Allemagne* (1852). Pendant son voyage en Allemagne, Martin avait fait la connaissance de plusieurs savants et poètes célèbres : les frères Grimm, Lachmann, Karl Goedeke, Bettina d'Arnim, Uhland, Anette Drostte-Hülshoff, Wilhelm Müller, Wilibald Alexis etc. En plus de ce voyage en Allemagne, Martin visita la Belgique, la Bohême et l'Autriche. Il nous en a laissé ses impressions dans ses *Souvenirs de voyage*. Après ses ouvrages critiques, Martin publia encore différents recueils de vers et des traductions. Ainsi en 1853 l'*Écrin d'Ariel*; en 1856 le *Presbytère*, „épopée domestique“; en 1861 *Mariska, Légende madgyare*; et en 1861 *Gazette en vers* et *Julien l'Apostat*. Dès 1846-47 il avait traduit des contes des frères Grimm; en 1866 il publia les *Contes Allemands* imités de Hebel et de Karl Simrock.

---

## II. Le poète.

Nicolas Martin est né au début de l'époque romantique et, dans sa jeunesse, il a subi l'influence du romantisme. Cependant, en étudiant son oeuvre poétique de plus près, on peut constater que sa poésie est bien différente de celle des romantiques. Ce sont les vers d'un bourgeois, d'un esprit bien réglé; il manque à cette poésie la riche imagination, la sensibilité passionnée, la variété dans les genres, qui caractérisent le romantisme. Il est vrai qu'en 1837, au moment où Martin publie ses premières poésies, la période la plus brûlante du romantisme est déjà finie. Désenchanté des guerres et des révolutions, le bourgeois cherche le bonheur dans la vie privée, dans la famille et dans la nature, mais dans une nature calme et douce, dans un milieu où se déroule sa vie, elle aussi calme et simple. Cet esprit nouveau ne se manifeste pas seulement dans la manière de vivre mais aussi dans l'art et dans la littérature. En France on appelle ce style nouveau „1830“ ou „Louis-Philippe“; son correspondant en Allemagne est le *biedermeier*,<sup>6</sup> c'est-à-dire un style de caractère bourgeois. C'est la bourgeoisie qui domine après les révolutions en France comme en Allemagne et c'est elle qui crée une littérature nouvelle selon son goût. C'est un art plus réaliste, un style plus simple. Les recherches nouvelles, en Allemagne et en Hongrie, nous présentent l'homme et l'écrivain „biedermeier“: une certaine

<sup>6</sup> Béla Zolnai: o. c.

résignation, compromis entre l'idéal et le réel, un loyalisme pacifique, le culte des „vertus bourgeoises“ créant autour d'elles le calme et la sérénité caractérisent l'homme de cette époque. „Le culte du foyer, l'adoration du tranquille bonheur bourgeois que garantissent les lois, c'est ce qui distingue nettement l'écrivain *biedermeier* des héros romantiques qui se mettent hors de la société, de la misanthropie byronienne et des poètes-génies titanesques aux gestes d'apôtre. Le bourgeois se réfugie de la vie dans le rêve, mais dans son rêve le contrôle du bon sens ne disparaît nullement. Ou bien encore, il se réfugie de ses déceptions dans l'heureux âge de l'enfance dont l'harmonie n'est pas encore troublée par le conflit entre les désirs et la réalité.“<sup>7</sup>

Les manifestations de cet esprit bourgeois se retrouvent aussi dans la littérature française, surtout chez Béranger et Sainte-Beuve. A côté de ces deux écrivains connus et appréciés selon leurs mérites, nous pouvons placer Nicolas Martin comme un autre représentant de l'esprit „biedermeier“.

\*

Les premiers essais poétiques de Martin parurent sous le titre *Fragments du Livre des Harmonies de la Famille et de l'Humanité* (Lille, 1837). Ce titre nous indique les deux sources du poète : les sentiments de la famille et les sentiments de l'humanité, cette grande famille. Martin est donc bien un fils de son époque ; à côté des sentiments et des événements de la vie intime, ce sont les problèmes de l'humanité qui inspirent le poète romantique : on ne peut ici que penser à Vigny, à Lamartine et à Hugo. „Le titre de *Fragments* — dit le poète dans son Avertissement — que j'ai cru devoir donner à ces faibles pages explique assez l'exécution à peine ébauchée d'un plan que mon rêve le plus doux serait de pouvoir développer un jour.“ Le jeune poète rêvait certainement d'un vaste ouvrage poétique qui eût embrassé tout le domaine des sentiments et des problèmes

<sup>7</sup> Cf. l'ouvrage cité de M. B. Zolnai, p. 7.

humains. On peut trouver cette ambition chez la plupart des poètes romantiques qui ont sans doute exercé une certaine influence sur notre jeune poète. Le titre du recueil de poésies de Martin évoque aussi Lamartine qui avait publié en 1830 ses *Harmonies poétiques et religieuses*. Martin prend ses sujets dans la vie familière et dans la nature : la destinée de l'homme et les problèmes religieux et philosophiques préoccupent également son esprit mais à un degré infiniment moindre que dans le cas de ses contemporains du premier rang, pourtant, toutes simples qu'elles sont, ces réflexions sur les grands problèmes de l'humanité font participer sa poésie au courant de l'époque.

Voyons maintenant les *Harmonies* de Martin. Il est curieux de lire quel fut le but du poète avec la publication de ses poésies : Il disait qu'il avait publié ce livre au profit d'une orpheline de cinq ans. Il nous raconte que l'enfant avait été déposée à l'hospice de Lille avec un billet portant ces mots : „Victoire, Varsovie.“ Une famille à Lille avait élevé la petite fille que le poète aimait beaucoup, et il publia ce livre pour donner une petite dot à l'orpheline. Cette philanthropie est aussi un trait caractéristique chez l'écrivain „biedermeier“ : placer le but de la poésie dans la bienfaisance ne se trouve guère chez un poète romantique. Le fait que cette orpheline était une enfant polonaise est également un trait de l'époque où l'on s'intéressait beaucoup aux guerres d'indépendance et surtout à la tragique Pologne, considérée toujours comme une amie de la France. Le patriotisme littéraire était très à la mode en ce temps (v. le Jungdeutschland en Allemagne et en France surtout Béranger) et les plus grands patriotes sont les poètes bourgeois qui ne prennent aucune part aux actions politiques mais qui aiment en parler, et ce sont les poètes bourgeois qui chantent avec prédilection des actions héroïques justement parce qu'eux mêmes ne sont pas capables de jouer de rôles importants sur la scène de l'histoire.

Les poésies qui se trouvent dans ce premier recueil de

Martin portent les titres suivants : *L'Orpheline* ; *Appel à la femme* ; *L'Aumône* ; *Appel à tous*, etc. Les titres indiquent déjà le contenu : le poète demande la bienveillance et l'aide des femmes pour l'Orpheline. La seconde partie du livre s'appelle *Harmonies de la Famille* : ces poésies sont dédiées à la mère du poète qu'il avait adorée. Nous trouvons dans cette partie du livre des vers qui glorifient la femme et les enfants (*La mère, La femme, Chant d'une mère au berceau de son enfant, La couronne de la femme, L'enfant pieux*, etc.). L'auteur parle toujours avec une profonde vénération de la femme qui rend l'homme meilleur. Dans les enfants il voit l'innocence et l'espérance du futur. Bien que ce soient de belles pensées qui peuvent toucher l'âme, elles manquent d'originalité et la forme dont elles sont revêtues est encore assez maladroite.

Quelques poèmes expriment des souvenirs d'enfance du poète, ainsi : *Le village, A mon enfance, Le vieux chêne*. Il avoue que sa Muse est souvent l'écho de cette heureuse enfance, d'une nostalgie pour ce paradis perdu. Nous trouvons ce même motif chez Lamartine (*Milly ou la terre natale, Le vallon*), chez Béranger (*Le retour dans la patrie ; La nostalgie ou la maladie du pays*) et aussi chez notre Petőfi. C'est avec le romantisme que l'enfance et l'enfant même entrent dans la littérature. Cette recherche des souvenirs d'enfance est souvent une fuite du monde. Ce même sentiment s'exprime dans un autre poème de Martin : *Le désir*. Le poète décrit une pauvre maison dans les montagnes :

Là sur les bancs de mousse  
 Quel charme de s'asseoir !  
 Que la vie était douce  
 Sous les arbres, du soir.  
 .....  
 Hélas ! Ma seule envie  
 Serait de vivre là  
 Et d'abriter ma vie  
 Du chaume que voilà !

Une autre poésie de Martin, intitulée *Le soir* et dédiée au poète allemand Ludwig Uhland, exprime les mêmes sentiments : c'est la description idyllique d'un foyer rustique et de la famille réunie autour du feu.

Ce désir d'une vie inactive au milieu d'une nature calme et sereine se retrouve très souvent dans la poésie lyrique du début du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est aussi un des traits caractéristiques de l'homme „biedermeier“ : l'activité et le désir de la gloire manquent chez lui, il préfère une maison rustique au forum et le bonheur familial à la célébrité.

Une partie du recueil porte le titre *Les jeunes filles*. Ces vers chantent l'amour, mais ce n'est pas l'amour passionné des poètes romantiques, c'est un amour serein et modéré dont l'objet fut certainement une jeune fille calme et douce d'une famille bourgeoise, qui brodait des fleurs et des paysages idylliques et qui cultivait des fleurs à sa fenêtre. Pour le poète la jeune fille représente l'amour pur et la vertu (*A elle, Idéal, Marie, Un ange*) et il voit des êtres parfaits dans les femmes : la femme est l'âme du foyer et la Muse du poète, comme l'exprime le petit poème qui suit.

Emoi  
Vieillesse,  
Tristesse  
C'est moi,

Mais foi,  
Jeunesse,  
Ivresse  
C'est toi.

La lyre  
Soupire  
Par nous :

Mais l'âme  
S'enflamme  
Par vous.

(*Le poète et la femme*)

Le poète n'avait que 23 ans en composant ce poème...

Cette mélancolie qui paraissait aux poètes de l'époque le douloureux privilège des êtres supérieurs, se transforme chez Martin — surtout plus tard — en une sorte de résignation sereine, trait si caractéristique pour l'âme „biedermeier“. Outre les enfants et les femmes, Martin aime et vénère les vieillards (*Parole d'un vieillard, Un vieux prêtre chrétien, Le pauvre vieillard*, etc.) qui cultivent les fleurs et lisent Virgile et Homère. Le soir ils se réunissent pour parler de leur jeunesse et du héros de cette jeunesse d'autre fois, de Napoléon. Nous y pouvons constater l'influence de Béranger qui avait répandu le culte de Napoléon (*Les souvenirs du peuple*).

La dernière partie des *Harmonies* est intitulée *L'Humanité*. Nous y trouvons différents poèmes: *La vision du poète*, dédiée à Ballanche. Ce poète mystique attire le jeune poète profondément religieux et lui donne des inspirations. Martin voit toute la création passer devant ses yeux et il demande pourquoi Dieu l'a mis sur cette terre qui mêle „un rôle d'agonie au ravissant concert de l'immense harmonie“, et où il y a tant de douleur et de larmes. Mais il faut vaincre l'ignorance et les vices et chaque effort dans ce combat rapprochera l'homme de Dieu pour jouir, en récompense, de la bonté divine. L'originalité de la forme et de la pensée manque à ce poème, écrit pourtant dans un style „élevé“.

Martin composa encore un autre poème (de 38 strophes!) sur un sujet semblable, intitulé *A Chateaubriand*. Ce poème parut d'abord dans les *Harmonies de la famille* et plus tard dans son autobiographie. Le poète déclare qu'il avait écrit ces vers âgé de dix-huit ans. Il a subi l'influence profonde de l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Martyrs* et il cherche chez lui une réponse à ces problèmes:

Que vois-tu dans les jours qu'a traversés ta course?  
 Comprends-tu mieux enfin le mot de notre sort?  
 Connais-tu plus à fond notre âme et son mystère?  
 Peux-tu voir au-delà des ombres de la terre  
 Poindre la lumière du port?

Et sa foi, ce flambeau est-il resté toujours brûlant au fond de son âme après tant de douleurs ? Il reçut une longue réponse de Chateaubriand dans laquelle ce dernier déclarait qu'il a eu sans doute des chagrins et des moments d'incertitude, mais que s'il pouvait recommencer sa vie il serait encore meilleur chrétien „car il ne reste dans la vie qu'une chose, la religion, c'est elle qui donne l'ordre et la liberté au monde et après cette vie une vie meilleure“. Il se prépare à mourir citoyen libre, royaliste fidèle et chrétien persuadé.<sup>8</sup> Cette réponse de Chateaubriand accrut naturellement beaucoup l'ardeur du jeune poète. Martin était aussi admirateur de Lamartine (v. son poème *Lamartine*). Chez l'un et l'autre, chez Chateaubriand comme chez Lamartine le sentiment religieux et la conception élevée de la nature saisissent le jeune poète et il les admire comme „les flambeaux de l'humanité.“

Parmi les pièces de cette partie du recueil nous trouvons encore des poèmes sur divers motifs. Ainsi dans un poème intitulé *Histoire*, Martin dit qu'il veut tourner toutes les pages de l'histoire humaine. Il commence par un poème *Au Christ* (dédié à son principal au collègue de Lille) puis il continue *Alaric*, *Julien l'Apostat*, *Luther*, *Charles-Quint* (traduit de Platen et dédié à V. Hugo). Ce sont tous des sonnets. Martin aimait beaucoup cette forme et il l'a très souvent employée, moule commode et indulgent aux travaux d'amateurs . . . Ces sonnets de sujet historique sont suivis d'autres tels que *A la mélodie*, *A des hirondelles*, *A mon chien*, *Le vent d'automne*, etc. La dernière partie du livre porte pour titre *Le Poète*. La première de ses poésies est *Un rêve*: en rêvant, Martin se croyait poète et il possédait le secret de consoler et de guérir les hommes par ses chants. Dans cette partie du livre se manifeste l'influence du romantisme, représenté par les motifs de la mer (*La mer*, *Sur la Dune*), de la mélancolie appelée aussi „mal du siècle“ (*Desperatio*), et du culte d'Ossian (*Ossian*). Les poèmes ci-dessus nom-

<sup>8</sup> Lettre publiée dans ses „Poésies“, Paris, 1867.

més donnent aux lecteurs l'impression que le jeune poète les avait écrits sous l'influence de ses études et de ses lectures, on y sent l'inspiration livresque, tandis que dans la première partie du livre on trouve des inspirations personnelles.

L'amour de Martin pour l'Allemagne, son pays natal, se manifeste dès son premier livre. „Les poètes — dit-il — ont tous une rive étrangère où les porte toujours l'aile de leur désir“. A l'Allemagne moderne il préfère la vieille Germanie qui est pour lui un pays de génie, de vertus et de rêves. On sait que l'époque fut très favorable à cette sympathie pour l'Allemagne, sympathie expliquée aussi, dans le cas qui nous occupe, par l'origine de Martin. Cet amour de l'Allemagne est le motif qui le pousse à étudier la littérature allemande et à la propager en France. Son premier livre contient quelques traductions d'Uhl and (*L'enfant mourant, La mère et l'enfant, Les deux jeunes vierges, Parole d'un vieillard, Les tombeaux des ancêtres*).

\*

En 1841 Martin publia un second recueil de vers, intitulé *Ariel, Sonnets et Chansons*. Le livre était dédié à la duchesse d'Orléans, née Hélène-Louise-Elisabeth de Mecklembourg-Schwerin qui avait un goût prononcé pour les lettres et les beaux-arts. Comme elle était née princesse allemande, le poète voyait en elle „le poétique symbole de la jeune alliance intellectuelle et morale de la France et de l'Allemagne“. Martin voulait contribuer à l'affermissement de cette alliance et il avait traduit pour ce volume plusieurs pièces de poètes allemands. Mais nous verrons que ses propres poésies montrent aussi l'influence de cette rêverie allemande dont il était si charmé. Ce volume contient encore la traduction de *Peter Schlemihl*, conte symbolique de Chamisso.<sup>9</sup> Ce conte devait remplacer la préface, selon l'aver-

<sup>9</sup> Les éditions allemandes citent cette traduction française de Martin. Cf. Adalbert von Chamisso, *Peter Schlemihls wundersame Geschichte*. W. J. Mörlins, Berlin, s. d., p. 155.

tissement de l'auteur, mais il le mit à la fin du volume en prétendant qu'Ariel, le génie aérien de Shakespeare, lui avait ordonné de traduire ce conte, et qu'il exigeait maintenant que cette „préface“ ne fût imprimée qu'à la fin du livre. Ce trait est caractéristique des poètes romantiques, surtout des romantiques allemands : le poète ne se souciait pas de la forme extérieure et il pouvait arriver qu'un livre commencât par le chapitre X . . . Que Martin ait choisi pour le titre de son livre le nom d'Ariel, ce roi placé par Shakespeare sur le trône de la fantaisie, c'est ce qui montre un poète romantique chez lequel l'imagination domine. C'est lui qui inspire au poète ses vers. Mais pourquoi avait-il choisi ce conte de Chamisso pour préface ? Chamisso lui-même disait qu'il ne voulait qu'amuser avec ce conte fantastique. Est-ce que Martin, lui aussi, ne voulait qu'amuser ses lecteurs par ses vers, produits de son imagination ? On a interprété des façons des plus différentes l'oeuvre de Chamisso. Ainsi l'ombre de Schlemihl peut signifier la renommée et l'honneur. Martin appelle les poètes des „chasseurs d'ombres“ : veut-il exprimer par ce conte symbolique que lui aussi voudrait gagner réputation et célébrité par son oeuvre ? Le poète nous laisse dans l'incertitude sur ce point, laissant au lecteur le soin d'expliquer cette curieuse „préface“.

Les poèmes de ce recueil sont de divers sujets. La nature surtout inspire le poète, comme l'indiquent déjà les titres de ses poésies : *Printemps trouvé*, *Don de l'aurore*, *Avril*, *Nouveaux printemps*, *Mai*, *Pendant l'orage*, etc. Nous le voyons amoureux du printemps. Cette saison est en harmonie avec sa jeunesse pleine de soleil, d'allégresse, d'amour et d'espérance. L'auteur d'*Ariel* ne connaît encore que les côtés sereins de la vie, et il est sensible au plus petit plaisir. La première violette est une joie immense pour lui et l'herbe fraîche d'avril peut le guérir de tous les maux. Il est si convaincu des vertus de cette herbe qu'il dédie la pièce *Avril*, *L'herbe guérissante* à son ami, un certain Docteur Moissenet, voulant exprimer par là que le printemps est

un meilleur remède que tous les médicaments de son docteur. Les vers sur la beauté du mois de mai ne peuvent manquer à cette poésie printanière. Un rayon de soleil frappe à la fenêtre du poète, puis l'hirondelle vient, le troisième messenger est le zéphyr qui apporte le parfum des roses, et enfin apparaît la bien-aimée . . . L'aube est pour lui l'heure la plus belle du jour. Avec l'aurore les boutons éclosent, et avec eux la rêverie, l'espérance et le chant. L'automne le rend triste, une pluie morne tombe à sa fenêtre, le vent souffle parmi les arbres. Une seule feuille frissonne encore sur un rameau, et le poète comprend l'angoisse de l'arbre pour ce dernier souvenir du radieux printemps, car dans son coeur

Il reste à peine un des rayons  
Dont le dorait à son aurore,  
Le soleil des illusions.

(*La dernière feuille.*)

Il ne veut pas perdre cette dernière espérance d'un nouveau printemps . . .

Dans *Ariel* comme dans le recueil précédent on trouve les inspirations de la vie familiale. Le poème *Bénédictions sur la demeure* est dédié à des membres de sa famille. Il priait Dieu ardemment qu'il bénît cette nouvelle demeure dans laquelle habiteraient les nouveaux mariés. La jeune femme était probablement la soeur du poète. (Nous trouvons les mêmes pensées dans deux poèmes d'Uhl and : *Zimmerspruch* et *Brautgesang*.)

*L'Hymne de bienvenue* fut écrit à la naissance du premier enfant de sa soeur. Il salue d'abord la jeune mère, heureuse et belle comme une Madone :

Après la longue crainte et la longue souffrance,  
Te voilà mère enfin, selon ton espérance !  
Fraîche et rose, voilà que la première fleur  
Éclôt au vert rameau de tes amours, ma soeur . . .

L'enfant est pour lui saint et divin, et il appelle cet „hôte

céleste“ le bienvenu sous le toit paternel. Le recueil contient encore une berceuse, inspirée probablement par le bonheur maternel de sa soeur. C'est aussi un motif du style „biedermeier“. Les pièces qu'avaient fournies les souvenirs d'enfance figurent aussi dans ce volume et sont en nombre considérable. Le poète se souvient des lieux où il jouait étant enfant et où plus tard il rêvait ou lisait „quelque tendre récit d'un amoureux martyr“ — peut-être le *Werther* de Goethe ou les livres de Chateaubriand? Rien ne le troublait dans sa rêverie, on n'entendait là que la voix argentine des clarines au cou des vaches (*Le souvenir*). Il aimait surtout le vieux tilleul sous lequel on pouvait si bien rêver, le coeur encore plein d'espérance, pendant que les oiseaux gazouillaient dans le feuillage. Le vieux tilleul était son confident, il lui racontait ses pensées et son premier amour (*Sous le tilleul*). Nous trouvons des pensées analogues dans une poésie du poète allemand Wilhelm Müller intitulée *Der Lindenbaum*, qui peut-être servit de modèle à Martin. Les impressions de cette jeunesse insouciante, passée à la campagne, ont exercé une influence profonde sur la poésie de Martin. Son amour pour la nature, sa sérénité, son optimisme ont eu leur source dans cette belle jeunesse. Les souvenirs du pays flamand reviennent souvent dans ses vers, ainsi dans un poème intitulé *Dans la prairie* (France et Allemagne, p. 273) où nous trouvons les vers suivants :

Je me souviens de ce village  
Frontière du pays flamand  
Où j'ai vu briller mainte image  
Chère à Téniers, chère à Rembrandt :

Où dans mon esprit encor tendre,  
Mais épris déjà des prés verts,  
J'ai ravi ces couleurs de Flandre  
Dont je devais peindre mes vers.

Il avait apporté de Flandre son goût pour le rustique et pour les choses simples de la vie. Une „muse rustique“ dirigeait ses rêveries vers le chaume de l'indigent. Il préférait les

prairies „aux teintures d'argent“ et „l'humble église aux bancs vermoulus“ aux pompes du temple. Il aime les scènes champêtres : lui-même, enfant, avait accompagné les boeufs fumants à l'abreuvoir ; le meunier sur son cheval maigre, le vieux vagabond mendiant, le berger avaient été ses amis. Son ambition était qu'en ces pages rustiques „les humbles coeurs (pussent) trouver toutes les naïves images qui les font sourire et rêver“ (France et Allemagne, p. 236). Ses *Tableaux flamands* expriment aussi son amour pour une vie champêtre. Martin y donne la description de la vie dans une ferme où il a vécu un hiver „rustique et pensif“. Il aime ces paysans simples et gais qui le soir se rassemblent autour du feu ; il voudrait vivre comme eux au milieu de la nature et avoir les plaisirs naïfs du laboureur. Et il voudrait mourir enfin sous le rayon pâle d'un soir d'automne :

Voilà mon seul voeu de poète  
Et de coeur modeste et fervent :  
— Je vois déjà ma maisonnette  
S'ouvrir du côté du Levant :

J'entends déjà dans la bruyère  
Le frais gazouillis des oiseaux  
Et je sens l'odeur printanière  
De l'aubépine des hameaux.

Dans tous ces vers qu'avait inspirés la Flandre on peut trouver deux traits caractéristiques du „biedermeier“ : la fuite du monde et une tendance au réalisme. Ce sont les mêmes tendances que chez Sainte-Beuve qui rêve aussi d'une vie champêtre, d'une vie calme et douce, sans actions, sans désirs et sans ambitions (v. p. ex. ses poèmes *Bonheur champêtre*, *Le creux dans la vallée*).

La poésie de Martin montre encore d'autres influences flamandes. Ainsi dans ses *Souvenirs de voyage* Martin a publié quelques chants dont il prétendait qu'il les avait entendu chanter par les moissonneurs, les tisserands et les matelots flamands. Mais ces strophes ont un caractère trop artificiel pour être des chansons populaires et nous pouvons

supposer qu'elles ne sont pas des traductions du flamand, mais des inventions du poète. Néanmoins elles peuvent avoir quelques éléments populaires. Les idées de Herder, l'influence d'Ossian et de la poésie populaire en général ont probablement inspiré notre poète. Nous avons vu que les impressions de la Flandre ont enrichi la poésie de Martin. Beaucoup plus tard, en 1852, quand il fut envoyé en Allemagne, il passa par la Flandre et à cette occasion il écrivit dans ses *Souvenirs de voyage* qu'il lui était impossible de quitter ce pays flamand où s'était écoulée sa jeunesse, sans essayer d'en transporter dans le cadre des vers quelques poétiques images :

Aux prés de Ruysdael, viens, frayons notre route :  
De Paul Potter encor mainte génisse y broute :  
Le long des clairs ruisseaux hantés par les lézards,  
Nous verrons serpenter les jaunes nénuphars ;  
Dans l'herbe nous verrons les boeufs aux grandes cornes  
Vers le soleil couchant tournant leurs regards mornes.

(*France et Allemagne*, p. 218.)

A côté des termes d'enthousiasme nous trouvons aussi quelques mots de mépris pour la Flandre ou plutôt pour l'art flamand. Cet art triomphe par les couleurs et par son réalisme mais „jamais par l'idéal des hautes rêveries“, car selon Martin on rêve près des lacs et non près des canaux... C'est un art trop matérialiste pour lui, même celui de Rubens. Son opinion de la poésie flamande est encore pire :

Sans idéal rêvé que peut la poésie ?  
Hélas, que peut le vers privé de l'harmonie ?  
— Que Dieu vous garde donc de tout rimeur flamand !

Pourtant un poète flamand ayant dit que Dieu fit la révélation au premier homme en langue flamande, Martin remarque en badinant qu'il craint pour ce rimeur le jour du Jugement dernier (*Ariel*, p. 154). Le même ton moqueur se trouve encore dans une autre poésie adressée à Sainte-Beuve quand celui fut nommé professeur à Liège. Martin lui sou-

haïte bonne chance et surtout bon ventre car ce pays où la muse de Sainte-Beuve cherche un refuge est le pays des „gras bourgeois“ qui mangent et boivent beaucoup. Puis il s'écrie :

Hélas ! Pauvre Joseph Delorme !  
Mystique amant de l'Idéal,  
Qu'attend quelque Vénus énorme,  
Lavant ses pieds nus au canal !

(*L'Artiste*, 1848, p. 62.)

Les vers que la Flandre avait inspirés à Martin forment l'une des meilleurs parties de son oeuvre poétique, comme l'avait déjà reconnu la critique contemporaine parlant des „petits tableaux flamands d'une touche vive et vraie“ : „Là encore l'inspiration est sincère, la couleur franche. Le peintre, on le sent, a vécu au milieu de cette nature, et il l'a aimée et il l'a comprise. Il n'a point rêvé la Flandre devant les toiles d'Ostade ou de Téniers : il a reproduit naïvement et avec charme la scène réelle qu'il avait sous les yeux.“<sup>11</sup>

L'Allemagne, son pays natal, lui était encore plus chère. Son enthousiasme pour ce pays était sans bornes, son ode *A l'Allemagne* (*Ariel*, p. 25) est un éloge glorieux qui ferait honneur au plus farouche Allemand. Les premiers vers montrent déjà le caractère du poème :

Allemagne, Allemagne, oh ! mon coeur est à toi,  
Terre de l'espérance et de l'antique foi . . .

Il l'appelle la patrie de la science et de la rêverie, la terre des coeurs simples et de la fidélité, où le devoir domine et où l'amour est encore divin . . . Martin, comme beaucoup de ses contemporains, est trop prévenu en faveur de l'Allemagne dont il ne voit que les nobles qualités. Dans une autre poésie intitulée *Le Français en Allemagne* (*Ariel*, p. 24.) il parle de l'hospitalité, de l'intérêt et de la sympathie qu'un Français trouve aux bords du Rhin. Il est exact qu'à cette époque la haine n'existait pas entre les deux pays, la „Jung

<sup>11</sup> P. Malitourne : Préface du „Presbytère“.

Deutschland“ surtout se tournait avec une vive sympathie vers la France et les écrivains français du romantisme voyaient dans l'Allemagne le pays romantique par excellence. Ce poème de Martin est dédié à Xavier Marmier, voyageur fervent, directeur de la *Revue Germanique* et qui par ses travaux a beaucoup contribué à la révélation de la littérature des pays du Nord en France.

Il ne serait peut-être pas sans intérêt d'examiner quelle était la conception en Martin du rôle du poète ? Dans une de ses poésies, le printemps fait un legs au poète. Celui-ci est l'héritier du printemps qui lui laisse son beau soleil, ses fleurs et ses rêves embaumés, mais il doit partager ce trésor avec les autres, surtout les enfants et les femmes. Les rossignols et les fleurs renaîtront encore plus doux dans les chants du poète (*Legs du printemps*). Selon sa pensée le poète doit chanter tout ce qui est beau et agréable, ce qui enchante les yeux et l'âme, et il doit encore embellir les beautés de la nature. Selon ces vers Martin cherche à se concilier la faveur des enfants et des femmes, et vraiment, sa poésie un peu naïve et sentimentale convient assez aux femmes de ce temps.

Martin a un naturel rêveur. Dans un poème intitulé *Tout ce qui fait rêver* (dédié à un écrivain contemporain Pierre Malitourne), il énumère les sujets de cette rêverie : „tout ce qui rit aux yeux : prés, vallons, ciel et mer“, le bois et le ciel étoilé, les notes d'un air de son enfance, la beauté des femmes, la pauvre chaumine et la brune glaneuse, toutes ces choses le font rêver, c'est-à-dire, lui inspirent des vers.

Hors de la nature et de l'amour, c'est l'intérêt de son époque pour le peuple qui a influencé sa poésie. La chaumine et la vie simple et pacifique des paysans étaient ses sujets préférés. Mais pour la révolution de 1848 il ne montra aucune sympathie, il ne vit dans les Français révolutionnaires qu'un peuple égaré qui rêvait d'un „niveau impossible“ et voulait créer dans son fanatisme barbare un monde

nouveau. Pour cette foule rien de sacré. Mais il y aura toujours des poètes :

Pour dire tout ce qu'on regrette,  
Pour annoncer de meilleurs jours :

Toujours un poète, qu'irrite  
L'outrage impie à la beauté,  
Elévera sa voix proscrite  
En l'honneur de la vérité:

(*Dans la prairie*, France et Allemagne, p. 273.)

Cette conception différait de celle des poètes romantiques en général. Lamartine, Victor Hugo, Béranger étaient les apôtres de la Révolution française. Ils avaient élevé leur voix pour les idées de la Révolution. Martin ne voyait que le côté négatif de ce mouvement. Selon Victor Hugo „en révolution tout mouvement fait avancer“. Martin n'y voyait que du trouble et de la haine, l'Homme qui détruit. Le poète comparait le travail anéantissant de la révolution au travail productif de Dieu, à la renaissance dans la nature par le printemps, et il invoquait encore une fois ce printemps sacré :

Plein du penser de la patrie  
Dont les drapeaux sont opposés,  
D'une voix tremblante il te crie :  
Rapproche les coeurs divisés !

L'idée que se faisait Martin du rôle du poète était très élevée. Dans sa poésie *Les deux semeurs* (*Ariel*, p. 32), dédiée à Alfred de Vigny, il compare le poète au semeur des champs: celui-ci sème dans la terre et le poète dans les coeurs. Les graines nourrissent le corps, les paroles du poète l'âme. En Martin vivait donc encore le sentiment de la responsabilité, il savait quelle influence énorme peut avoir la parole d'un poète, et vraiment, dans le cas qui nous occupe il ne pouvait avoir qu'une influence favorable sur l'esprit de ses lecteurs. Entre le poète et l'humanité il y a une *Solidarité* (poésie dédiée à Lamartine): toute voix

humaine arrive aux oreilles du poète, tous les événements touchent son âme, et il tremble quand il voit le monde devant les flots troublés de la vie. Mais quand cette mer devient tranquille, il reprend sa lyre, il oublie l'abîme et il trouve des accents plus doux pour son hymne d'espoir. Ainsi il n'est pas facile d'être poète, c'est un effort continu pour arriver plus haut. Cette pensée est exprimée dans une poésie de Martin dédiée à George Sand : *Etre Femme et poète*. Pour une femme, c'est deux fois souffrir, l'amour seul suffit à consumer la femme ; être encore poète —

C'est aspirer sans fin vers des sphères plus belles,  
Et retomber toujours, faute d'air sous les ailes  
Et c'est écrire avec le pur sang de son coeur.

Nous trouvons des pensées semblables dans une autre pièce : *Le laurier du poète*. L'art est un mont qu'on gravit pas à pas à grand'peine, et en répandant le grain de la poésie. Cependant, chaque pas élargit l'horizon et en arrivant à la cime, on voit sous ses pieds sa verte moisson. Il importe peu qu'on blâme ou qu'on loue le poète, pourvu que l'honneur n'ait jamais failli en lui.

Disons encore quelques mots des traductions et imitations des poèmes allemands qui se trouvent dans le recueil d'*Ariel*. Ce sont presque toutes des pièces des poètes „souabes“. C'étaient les poètes favoris de Martin, surtout Uhl and, chef de ce groupe et son élève le plus doué, Wilhelm Müller, avec lequel Martin était aussi lié d'amitié. Les traductions et les imitations sont pour la plupart de pièces de ces deux poètes, puis encore de Justin Kerner, de Rückert et de Chamisso. La poésie douce et sereine des Souabes convenait très bien au naturel de Martin. Ses modèles représentent en Allemagne cette poésie sentimentale et douceâtre qui fait la nourriture littéraire des classes moyennes, de la bourgeoisie : c'est ce que les Allemands appellent „poésie biedermeier“.

Il avait traduit et imité plusieurs sonnets d'Uhl and :

*Les deux jeunes filles, Le bois, Le bouquet. Sonnet écho, etc.*  
 Prenons un de ces sonnets et comparons-le avec les vers allemands.

#### LE BOIS.

Ce qui parfois calma mon esprit et mon coeur,  
 La verdure au printemps, la rosée à l'aurore,  
 Un rêve, cette nuit, vint me le rendre encore :  
 Car j'errais dans un bois embaumé de fraîcheur.

Et vous, dont m'enivra souvent la douce odeur,  
 Boutons mi-clos, j'ai cru vous respirer encore  
 — Plus doux — car au sentier soudain je vis éclore  
 Chasseresse légère et de ce bois la fleur.

Elle fuit. Suppliant, je poursuis la rebelle :  
 Déjà je tends les bras et je vais la toucher . . .  
 Lorsque s'évanouit mon beau rêve infidèle.  
 — Pas même en songe, hélas ! ne puis-je t'approcher,

Bonheur ? Non seulement a disparu la belle,  
 Mais le bois où mes pas auraient pu la chercher !

#### DER WALD.

Was je mir spielte um Sinnen und Gemüte  
 Von frischem Grün, von kühlen Dämmerungen,  
 Das hat noch eben mich bedeckt umschlungen  
 Als eines Maienwaldes Lustgebiete.

Was je in Traum und Wachen mich umglühte  
 Von Blumenschein von Knospen kaum gesprungen,  
 Das kam durch die Gebüsche hergedrungen  
 Als leichte Jägerin, des Waldes Blüte.

Sie floh dahin, ich eilte nach mit Flehen,  
 Bald hätten meine Arme sie gebunden,  
 Da musste schnell der Morgentraum verwehen.  
 Oh Schicksal, dass mir selbst nicht Hoffnung gönnte !

Mir ist die schönste nicht allein verschwunden,  
 Der Wald sogar, drinn ich sie suchen könnte.

La traduction n'est point servile, pourtant le sonnet n'a rien perdu de son originalité ; Martin sait rendre la simplicité et le charme du sonnet allemand.

Nous avons déjà parlé plus haut du *Sonnet-épilogue* de ce recueil où Ariel parle. Les pensées exprimées dans les deux premières strophes de la poésie de Martin se retrouvent dans un sonnet d'Uhland intitulé: *Entschuldigung*, que voici :

Was ich in Liedern manchesmal berichte  
 Von Küssen in vertrauter Abendstunde,  
 Von der Umarmung wonnevollem Bunde,  
 Ach, Traum ist leider alles und Gedichte.

Und du noch gehest mit mir ins Gerichte,  
 Du zürnest meinem prahlerischen Munde,  
 Von nie gewährtem Glücke geb er Kunde,  
 Das, selbst gewährt, zum Schweigen stets verpflichte,

Geliebte, lass den strengen Ernst sich mildern  
 Und lächle zu den leichten Dichterträumen,  
 Dem unbewussten Spiel, den Schattenbildern.

Der Sänger ruhet schlummernd oft im Kühlen,  
 Indes die Harfe hängt unter Bäumen  
 Und in° den Saiten Lüfte säusend wühlen.

Et voilà les deux premières strophes du *Sonnet épilogue* de Martin :

Gardez-vous bien de blâmer le poète  
 Des folles voix qui chantent dans ses vers :  
 Parfois il dort sous les ombrages verts,  
 Son luth rêveur suspendu sur sa tête.

Soudain j'y vole, et mon aile inquiète  
 Touche la corde où dorment les concerts,  
 Et je l'exerce à de plus joyeux airs :  
 Pour moi quel rire alors et quelle fête !

Nous trouvons encore un autre petit poème de Martin intitulé *Le cheveu de la vierge* qui est une imitation d'une poésie d'Uhland: *Der Sommerfaden*. Martin n'indiquait pas le modèle dont il s'était servi dans le sujet comme dans la forme. De Wilhelm Müller il avait imité: *Le zéphir, Rêve de printemps, Le rêve de l'elfe, La chasse, Coquillages*. D'a-

près Justin Kerner: *Rayon de soleil en hiver* et *Consolation du poète*. De Rückert: *A une femme qui tissait de la toile*. Ces titres indiquent quels étaient les sujets préférés par Martin. En plus de ces pièces nous trouvons encore d'autres traductions: deux petits poèmes de Goethe et une poésie de Karl Simrock, puis un sonnet de Platen. Martin admirait le comte de Platen, poète classique de l'époque romantique et qui excella par une forme parfaite. Il était surtout un admirable ciseleur de sonnets. Ses „sonnets de Venise“ sont des chefs d'oeuvre, tel que celui-ci imité par Martin :

#### VENEDIG.

Es scheint ein langes ewges Ach zu wohnen  
 In diesen Lüften, die sich leise regen,  
 Aus jenen Hallen weht es mir entgegen,  
 Wo schmerz und Jubel sonst gepflegt zu tronen.

Venedig fiel, wiewohls getrotzt Aeonen,  
 Das Rad des Glücks kann nichts zurückbewegen :  
 Öd ist der Hafen, wenge Schiffe legen  
 Sich an die schöne Riva der Sklavonen.

Wie hast du sonst Venetia geprahlet  
 Als stolzes Weib mit goldenen Gewänden,  
 So wie dich Paolo Veronese malet !

Nun steht ein Dichter an den Prachtgeländern  
 Der Riesentreppe staunend und bezahlet  
 Den Tränenzoll, der nichts vermag zu ändern.

#### VENISE.

Il semble qu'un soupir, un éternel soupir  
 Peuple l'air embaumé d'échos mélancoliques :  
 C'est un soupir qui sort de ces brillants portiques  
 Qu'habitaient autrefois les chants et le plaisir.

Car Venise déjà n'est plus qu'un souvenir,  
 Elle dort du sommeil des vieilles républiques,  
 En vain vous attendez, vagues adriatiques,  
 Le doge fiancé qui ne doit plus venir.

De quel royal éclat tu brillais, o. Venise !  
 Au temps où te peignait Paul Véronèse, assise  
 Sur un velours d'azur, tenant un sceptre d'or !

Seul au Pont des Soupirs, un poète, à cette heure,  
 Penché vers la beauté, rêve, contemple et pleure  
 — Hélas ! jamais les pleurs n'ont réveillé le Mort . . .

L'imitation exprime parfaitement la mélancolie qu'on sent si bien dans les vers de Platen. La seconde strophe diffère beaucoup de l'original, mais peut-être est-elle encore plus saisissante. C'est une des meilleures adaptations de Martin, bien que les rimes soient moins riches que celles de Platen. — Il n'est peut-être pas sans intérêt de constater que le poète roumain Eminescu, dans un sonnet à Venise, avait imité en traits généraux Auguste von Platen. Il avait connu la traduction française de Martin, intercalée dans une étude de celui-ci, intitulée *Le comte Platen et l'Italie*, et s'en était servi. A ce propos citons l'étude de M. Apostolescu<sup>12</sup> : „On retrouve chez Eminescu plusieurs traits de Martin, — qui s'était permis quelques indépendances vis-à-vis du texte original — et surtout le vers final est presque le même chez Martin et chez Eminescu“. Il est curieux que le plus grand poète roumain subît l'influence d'un poète mineur français ; c'est le même cas de notre Petöfi avec Béranger.

Martin, dans son livre *Poètes contemporains de l'Allemagne*, a consacré tout un article à Platen et plus tard, dans *l'Artiste*<sup>13</sup>, il a complété son étude par quelques traductions en prose des odes et gasels du poète allemand (*Florence, Brunelleschi*). Il accompagnait ses traductions de quelques lignes écrites à Th. Gautier qui lui avait demandé ce travail. „Quel nom en tête de ces études serait, à meilleur titre placé que le vôtre, cher poète“ — écrit Martin — car comme Gautier en France, Platen en Allemagne est le plus savant sculpteur en vers :

<sup>12</sup> Apostolescu : *L'influence des romantiques français sur la poésie roumaine*. Paris, 1909.

<sup>13</sup> *L'Artiste*, 1856, 6<sup>e</sup> série, tome 2. p. 217.

Platen, cet autre amant du marbre et du soleil  
 Platen, dont le génie au tien était pareil,  
 Poursuivait comme toi les formes magistrales.

Comme toi dans ses vers il savait tour à tour  
 Du beau sein de Vénus sculpter le blanc contour,  
 Ou dresser vers le ciel des lignes sculpturales.

Nicolas Martin a rendu un grand service à la poésie allemande en traduisant en beaux vers quelques pièces de ces poètes estimables jusque-là inconnus en France. Lui-même a reçu de l'influence allemande le sens du simple et du familier. Son âme a été considérablement enrichie par la poésie et la sentimentalité germaniques.

\*

Parmi les oeuvres poétiques de Martin se trouve aussi une toute petite brochure de couleur rose qui porte le titre *Petites étrennes, Almanach poétique* (A Paris, au Bureau du Journal des modes „Le Caprice“ 1843). Les almanachs étaient très à la mode vers 1830 en Allemagne comme en France, c'était la nourriture littéraire du public moyen, de la petite bourgeoisie. Ces calendriers souvent illustrés<sup>14</sup> contenaient des poésies lyriques et surtout des chansons : des chansons d'amour, de fleurs, philosophiques, bachiques, moralisatrices, patriotiques, etc. Ils étaient presque toujours dédiés aux dames. Dans les almanachs se manifeste aussi l'esprit „biedermeier“ dont le fond est la résignation : l'homme de l'époque „Louis-Philippe“ ne s'occupe pas des affaires publiques et politiques, il cherche le bonheur dans les plaisirs journaliers : dans l'amour, dans la famille, dans son jardin et près du vin et des bons repas. C'est la philosophie de cette époque : il faut trouver le bonheur dans la vie quotidienne ! Souvent cette philosophie approche de l'épicurisme.

Dans l'avertissement de son opuscule Martin explique pourquoi il appelle son *Almanach* „poétique“ et non pas

<sup>14</sup> V. le *Catalogue d'une collection d'almanachs illustrés* (Paris, 1908) qui se trouve à la Bibl. Nationale. — Cf. M. Zolnai, o. c., p. 11 et 37.

„Almanach des Muses“, comme c'était la mode autrefois. Il dit que „le canon de 89 mitraillea ces délicates et charmantes déesses“, puis pendant la Restauration l'Almanach des Muses fut presque toujours „un recueil de jolies fadeurs dorées sur tranche. La plupart des vers qu'on y insérait se trompaient d'adresse et n'étaient bons qu'à poétiser les dragées de la rue des Lombards“. Martin veut donner de la poésie plus élevée à ses lecteurs. Il offre son almanach aux femmes :

Lisez-le . . . non pour trouver la fête  
 D'un oncle, ou le retour d'une affreuse comète,  
 Ou les événements heureux et malheureux :  
 Mais venez-y chercher des fleurs et des ombrages :  
 J'ai maint tapis de mousse en de discrets bocages,  
 Où peuvent à loisir rêver les amoureux.

Pour Martin la poésie est un bocage agréable où l'âme rêve et se rafraîchit. Voilà de nouveau cette fuite du monde et de la vie active pour se cacher dans la calme retraite d'une poésie rêveuse.

L'almanach renferme des sonnets intitulés *Les Saisons*. (Peut-être peut-on y voir l'influence de Saint-Lambert dont *Les saisons* parurent en 1769.) Ce sont les saisons qui parlent et qui font leur propre louange chacune à son tour. D'autres sonnets portent le nom des mois. Contre la dureté du mois de janvier le poète propose une bonne cigarette et un verre de punch . . . Au mois de février Carnaval invite les gens à s'amuser ; en juillet c'est la canicule à Paris : le poète et sa bien-aimée prennent une glace pour se rafraîchir. Août est le temps des moissons, septembre celui de la chasse, etc. Ce sont des vers lyriques insignifiants mais qui manifestent d'autant mieux notre théorie que Martin est un représentant de l'esprit „biedermeier“ en France. Dans son almanach comme dans ses recueils précédents s'insèrent de petits tableaux de la vie quotidienne.

\*

En 1844 Martin publia un nouveau recueil de poésies, les *Cordes graves*. Nous y trouvons des pièces qui dans leur

forme comme dans leur sujet diffèrent des poésies précédentes ; au lieu de la chanson l'hymne, au lieu des inspirations naïves les sujets graves et sérieux. „On n'y voit qu'un sourire, celui de la nature“ — dit le poète dans son Avertissement. Un critique contemporain de Martin, Auguste Desplaces<sup>15</sup> saluait avec joie le nouveau genre : „Fidèle à sa double origine française et germanique, l'auteur des *Cordes graves* n'est pas homme à cueillir du matin au soir les vergiss-mein-nicht au pied des saules qui trempent indolemment leurs cheveux bleuâtres dans les eaux du Danube. Aux rêveries nonchalantes succède aisément en lui un spirituel entrain qui décèle le double veine de son talent.“

Nous trouvons dans ce volume les hymnes *A la patrie*, *A la famille*, *A l'art*, *Au devoir*. Pour le poète, patrie, famille et art sont un triple autel „qu'embaumera l'espoir tant qu'on y brûlera l'encens pur du Devoir“. Dans son hymne *A tous* il glorifie la France, ce „flambeau qui guide et protège les autres peuples“. Ce sont des poèmes d'un sujet et d'un ton élevés, mais ce genre est assez exigeant et les poèmes n'atteignent pas toujours à l'ampleur attendue.

La seconde partie des *Cordes graves* contient des épîtres, ainsi *A Uhland*, dont les vers ont ravi notre poète : il l'appelle le maître de la lyre et il admire les naïves couleurs du poète allemand, son empire poétique peuplé des personnages du moyen âge, des bergers, des chasseurs, des fleurs et des rêves et il regrette de tout son coeur que le luth d'Uhland se taise depuis si longtemps.

Il y a encore d'autres poètes du Nord qui préoccupent Martin. Son épître *A Andersen* est une louange du poète danois dont le nom et l'oeuvre sont aussi connus en France. Martin le prie de parler de sa poésie à ses amis français, en revanche il lui raconte les nouvelles littéraires de Paris : Lamartine a regagné son beau lac tranquille et dans ses vers se retrouve la douceur de ses chants d'autrefois ; Sainte-

<sup>15</sup> Auguste Desplaces : Galerie des Poètes vivans. Paris, 1847, p. 174.

Beuve médite cloîtré dans „Port-Royal“. „Hugo, l'académique, apporte sur ses ailes au lieu de chants nouveaux, éditions nouvelles.“ Et continuant ainsi, Martin donne dans cette lettre en vers un petit tableau littéraire, d'un ton vif et familier. Une des épîtres est dédiée à Musset: Martin lui dit que seule la nature peut le guérir de son chagrin d'amour et de sa paresse. Il lui peint les plaisirs de la vie champêtre et la beauté des montagnes d'Allemagne et d'Italie. Cette peinture idyllique de la nature est un motif essentiel de la poésie de Martin et un trait caractéristique du „biedermeier“.

Une de épîtres exprime une fois encore la sympathie de Martin pour la Pologne; elle s'adresse au poète Mickiewicz. Le jour de victoire viendra pour la Pologne, — dit-il — et les bardes, c'est-à-dire les poètes en tête „entraîneront les rangs, créant et célébrant la dernière épopée, dans une main la lyre et dans l'autre l'épée.“ Les idées révolutionnaires, les guerres d'indépendance, l'exemple de Byron avaient aussi leur influence sur la poésie de notre poète.

\*

Dans son petit recueil *Une Gerbe* (Paris, 1850) Martin revient à son genre favori, la chanson, dans laquelle il a si souvent imité le „lied“ allemand. La première pièce du recueil contient le programme du poète: la poésie porte le titre *Muse rustique*. Sa muse, comme celle de Sainte-Beuve, n'est donc pas un être céleste; toujours un être de la vie réelle réveille sa lyre et ce sont les scènes de la vie quotidienne et les scènes de la nature qui lui donnent des inspirations. Ces petits poèmes réfléchissent les aspects doux et gais de la nature et des impressions toujours vraies. Quelques pièces de ce petit volume sont d'un lyrisme pur et harmonieux qui monte „d'une âme ouverte à tout ce qui est bon, à tout ce qui est beau“.

Quelquefois nous rencontrons des sentiments patriotiques dans la poésie de Martin, ainsi par exemple dans le *Chant du laboureur*:

Mon soc te creuse avec amour  
 O terre si souvent de ma sueur trempée  
 S'il fallait te défendre un jour  
 Ce soc deviendrait une épée.

C'est un patriotisme livresque et non pas un patriotisme actif, passionné : on sent bien que ces vers furent écrits dans le milieu paisible du poète bourgeois. Mais l'esprit de l'époque explique ce patriotisme ainsi que la pensée de la liberté qui s'exprime dans une autre pièce de ce recueil, dans le *Chant du pauvre brave homme* :

Je ne suis qu'un pauvre brave homme  
 Seul et libre comme l'oiseau ;  
 Comme lui j'ai l'air pour royaume ;  
 Comme lui je bois au ruisseau . . .

Les inspirations de l'Allemagne ne manquent pas à ce recueil : *Le Rhin* (sonnet) et *Les sept vierges de pierre* (Légende des bords du Rhin) en parlent. Nous avons déjà parlé précédemment de quelques autres poèmes insérés dans *Une Gerbe*.

La critique contemporaine fut favorable à ce petit volume dont l'auteur était déjà connu comme l'auteur d'*Ariel* et des *Cordes graves*.<sup>16</sup> Pierre Malitourne dans son compte rendu du recueil *Une Gerbe* écrivait que „de plus en plus le poète semble s'être attaché à rendre son impression avec une fidélité saisissante. La couleur vraie, la touche exacte, le détail juste, ces qualités si précieuses quand elles ne font rien perdre à la pensée et à l'émotion qui doivent tout dominer, l'auteur d'*Une Gerbe* les a évidemment acquises à un degré plus avancé dans les quelques pièces de ce dernier recueil où il avait surtout occasion de signaler ce progrès“.<sup>17</sup>

\*

De 1842 à 1852 Martin fut collaborateur au *Moniteur Universel* et pendant ce temps il a surtout publié des criti-

<sup>16</sup> *Moniteur Universel*, 1849, p. 3501.

<sup>17</sup> *Moniteur Universel*, 1850, p. 2657.

ques littéraires. Mais il n'était point infidèle à la poésie et en 1853 il publiait un nouveau volume de vers intitulé *L'Écrin d'Ariel*. Les premiers vers de ce nouveau recueil indiquent déjà le genre des poésies qui s'y trouvent. Le poète nous présente de nouveau sa muse. C'est la *Muse bocagère* qui habite un palais de fougère et de mousse où elle écoute le chant des oiseaux. Cette muse demande au poète :

Veux-tu m'aimer ? Veux-tu renfermer tes desirs  
 Dans le cercle naïf des champêtres plaisirs ?  
 Je deviendrai ta soeur et mon accent rustique  
 T'enseignera des airs de muse bucolique.

(*Muse bocagère.*)

Nous avons déjà rencontré cette muse dans les recueils précédents, maintenant c'est encore elle qui remplit l'écrin d'Ariel. Quelques poésies de ce volume avaient déjà été publiées plus tôt et nous en avons parlé, mais il y en a d'autres qui méritent d'être ici mentionnées. Ainsi quelques petits tableaux idylliques, p. ex. : *Rencontre à la source* ; le poète rencontre une jeune fille qui lui donne à boire avec sa cruche et il lui demande une marguerite en souvenir. Dans *Les soirs d'amour* le poète raconte les soirées qu'il a passées dans la maison de la jeune bien-aimée. C'est la mère qui le recevait toujours, puis la jeune fille apparaissait . . . La présence de la mère pendant les visites d'un jeune homme exprime aussi la mentalité bourgeoise de Martin. Des inspirations de la vie champêtre se montrent aussi dans plusieurs poésies de *L'Écrin d'Ariel* : le poète se souvient du village où il a passé sa jeunesse (*Souvenez-vous*). Dans le *Chant du bûcheron* nous trouvons la description idyllique du chaume du bûcheron situé près d'une source au milieu d'une clairière. Le bûcheron même est un homme sentimental qui ne veut pas couper le vieux chêne car il a peur que l'arbre ne se mette à verser du sang . . . L'amour de Martin pour les choses simples de la vie se manifeste aussi dans son goût littéraire, ainsi par exemple il admire le poète anglais Burns parce que celui-ci aime aussi les inspirations de la vie quotidienne : même

„une mouche l'intéresse“. Il l'appelle un doux et profond rêveur qui „apporte l'espérance à plus d'un pauvre chaume“ (*Robert Burns*). Dans une autre poésie dédiée *A George Sand* il exprime la même pensée : il lit avec grand plaisir les oeuvres de *George Sand*, car elle écrit sur les gens du peuple dans une langue simple et sincère. Apporter la poésie sous les toits les plus humbles c'est aussi le but de *Martin*. En retrouvant la vieille plume dont il avait écrit ses premiers vers alors qu'il était encore riche d'illusions, il exprime ainsi son programme :

Le peu de couleur qui me reste  
Je veux désormais l'employer  
A faire aimer le sort modeste  
Et resplendir l'humble foyer.

(*La vieille plume.*)

Tel était aussi le but de *Béranger* (*Le tailleur et la fée*).

Plusieurs pièces de ce recueil réfléchissent la philosophie de *Martin*. C'est une philosophie calme et résignée. La vie a souvent désabusé le poète, il veut donc fermer son âme :

Désormais il suffit à mon désir calmé,  
D'un seul livre souvent relu, d'un coeur aimé,  
Et d'un peu de soleil pour mes fleurs pâlisantes.

(*Je veux cloîtrer mon âme.*)

Sa résignation élevée à la hauteur d'une idée générale est exprimée dans les vers suivants :

N'élevons pas trop haut les désirs de nos coeurs  
Car les moins décevants sont les humbles bonheurs.

(*Tristesse.*)

C'est la philosophie du paisible bourgeois qui se contente des petits plaisirs de la vie quotidienne. Cette philosophie lui enseigne „avec un accent de sagesse antique, le choix des existences sans ambition et comme concentrées auprès du foyer“ : ce foyer abrite la famille, peu d'amis, le travail et le rêve !

\*

En 1856 parut une petite oeuvre poétique de Martin, intitulée *Le Presbytère, épopée domestique*. A la première page du livre se trouve une poésie dédiée à Sainte-Beuve :

Me blâmez-vous cher poète et maître,  
De placèr ici votre nom aimé ?  
Prose et vers de vous toujours m'ont charmé ;  
Je veux au grand jour le faire paraître.

Dans ce ton nouveau d'idylle champêtre.  
Votre „monsieur Jean“ m'avait précédé ;  
Mais mon instinct seul ici m'a guidé.  
— Vous l'apercevrez beaucoup trop peut-être.

Dans ces libres vers, j'ai laissé mon coeur  
Parler tour à tour sensible et moqueur.  
Sans doute que l'art veut plus de réserve :

J'ai tâché pourtant, sur un fond réel,  
De montrer parfois un coin bleu du ciel,  
Éclairant à point des fleurs sous la verve.

(Dédicace à Sainte-Beuve.)

Martin était un admirateur de Sainte-Beuve, comme le montrent ses critiques.<sup>18</sup> Ce qu'il aime surtout dans l'oeuvre de Sainte-Beuve c'est sa poésie familière et domestique qui selon lui rencontrait pour la première fois en France un interprète. Nous avons déjà vu que la simplicité du sujet et le ton familier sont les traits caractéristiques de la poésie de Martin, c'est pour cela qu'il prend *Monsieur Jean* comme modèle. *Le Presbytère* peut aussi être considéré comme une idylle champêtre composée de trois chants : *Un mois au presbytère*, la *Maison des champs* et la *Visite de Monseigneur*. C'est une suite de récits familiers dont la Muse est, selon un critique contemporain, comme „une jolie ménagère, franche d'allure et de bonne humeur“. Le titre „épopée domestique“ veut dire : un sujet simple, des scènes quotidiennes. L'auteur dit dans son Avertissement „qu'il voudrait voir les poètes

<sup>18</sup> V. dans l'*Artiste* du 1<sup>er</sup> janvier 1849, et dans le *Moniteur* du 12 novembre 1846.

de la France s'appliquer d'avantage à dorer du magique rayon les côtés obscurs de la vie commune. Pour rendre populaire la poésie, il faut parler au coeur du peuple, et lui parler dans une langue simple, franche et spirituelle, car le peuple comprend à merveille cette langue-là. Il est spontanément accessible aux sentiments droits, aux pensées justes, à la sensibilité comme à la gaîté de bon aloi. Son tact naturel l'avertit mieux que notre culture raffinée de tout ce qui est artificiel et faux."

Comme exemples Martin cite les poètes anglais *C r a b b e* et *B u r n s* qui ont créé des modèles dans ce genre. Chaque foyer a sa poésie et mérite d'être chanté. L'auteur du *Presbytère* n'a pas écrit pour les „blasés dédaigneux, mais pour les tempéraments sains, pour les esprits sagement pratiques, qui ne demandent pas à la vie plus qu'elle ne peut donner, et savent jouir des petits bonheurs, les seuls bonheurs possibles et réels". Dans cette conception se manifeste de nouveau l'esprit „biedermeier" de l'auteur. Dans *Un mois au presbytère* le poète décrit les candides tribulations d'un curé de campagne installant sa mère sous le toit fort délabré de la cure. L'auteur vient au secours de son vieil ami avec toute sorte d'agrément et de bonne humeur et tout s'arrange au mieux pour la réception de la vieille dame. Le curé est, — comme le décrit Jules Janin dans sa critique — un très bon homme; „il ne rêve pas, il agit; il tient le marteau mieux que la plume; il cloue et n'écrit pas; sa ‚Laurence' est un peu revêche, mais enfin c'est sa mère."<sup>19</sup> La *Maison des champs* est l'histoire plaisante de la construction d'une maison dont l'auteur est le propriétaire. L'auteur est un citadin et il a forte affaire avec les villageois rusés et avec ses ouvriers. Dans la *Visite de Monsieur* l'auteur nous présente une paroisse occupée à recevoir dignement son évêque. Ce sont trois petits tableaux rustiques qui rappellent les toiles flamandes ou hollandaises.

<sup>19</sup> Lettre de J. Janin à Nicolas Martin citée par l'auteur dans l'édition de 1859 du „Presbytère“.

Dans un paysage gai et souriant tous les types du village défilent sous nos yeux : le bon curé et sa mère, la gouvernante, le maire, le médecin, l'aubergiste, le tailleur. Cuvillier-Fleury appelle le *Presbytère* un „véritable chef-d'oeuvre de poésie moyenne et de style tempéré“. <sup>20</sup> Selon Arsène Houssaye cette „épopée domestique“ laisserait à apprendre à Wordsworth et à Crabbe. D'autres critiques remarquent aussi la ressemblance de la poésie de Martin avec la poésie anglaise, la poésie des lakistes. <sup>21</sup>

Les trois chants de cette épopée se fondent dans un ensemble harmonieux, ces sujets fort simples forment trois petits tableaux d'un accent de réalité qui ne redoute aucun détail, mais il y a toujours de la grâce et de la fraîcheur dans les détails les plus insignifiants. Dans le ton la gaîté se mêle à la sensibilité, la mélancolie à la moquerie ; la versification est d'une grande souplesse.

En ce qui concerne les modèles de Martin, il faut citer la critique d'un contemporain : „Le *Presbytère* me paraît tenir à la fois de Lamartine par une certaine conformité du sujet et de quelques détails avec *Jocelyn* ; de Sainte-Beuve, et M. N. Martin semble le reconnaître lui-même par sa dédicace, où il nomme le „monsieur Jean“ des *Pensées d'août*, quoique son poème, à lui, ait certes plus de grâce et d'abandon dans des lignes moins sèches et moins nues ; de Brizeux enfin, dont il a rappelé plus d'une fois certaines pages charmantes. Quiconque a lu les *Bretons* reconnaîtra sans peine l'analogie de la manière avec plusieurs des portraits de Brizeux. C'est bien la même couleur discrète et fine, le même sourire contenu, la même forme sobre et mi-sérieuse dans l'ironie. Ceci soit dit pour prouver la ressemblance et non l'imitation.“ <sup>22</sup> Selon M. Baldensperger le *Presbytère* porte quelques traces d'influence d'*Hermann et*

<sup>20</sup> Cuvillier-Fleury : Journal des Débats, 13 avril 1855.

<sup>21</sup> Paulin Limayrac : Constitutionnel, 27 juillet, 1856 et Armand de Pontmartin : Assemblée nationale, 9 février, 1856. (Critiques citées par Martin dans l'édition de 1859 du *Presbytère*.)

<sup>22</sup> Victor Fournel : Revue française, 10 mars 1856.

*Dorothée*.<sup>23</sup> Toutes les oeuvres citées rentrent dans le cadre de la poésie „biedermeier“, création de l'esprit bourgeois.

\*

Après l'épopée domestique de Martin nous allons passer à un autre livre de notre poète qui nous intéresse davantage, à sa „légende madgyare“ : *Mariska*. Ce volume parut en 1861. Son titre ne couvrait pourtant aucune légende, mais un recueil de poèmes lyriques dédié „A l'auteur de *Colomba*“. Martin était certainement un admirateur de Prosper Mérimée, son grand contemporain et un des collaborateurs au *Moniteur Universel* et il a assurément lu ses contes à sujet exotique. Au commencement de *Mariska* nous trouvons un Avertissement. L'auteur nous raconte qu'il a connu en 1841 à Paris un jeune poète hongrois, nommé N i m b s c h „une vaillante et loyale nature, un peu farouche, un vrai coeur de Madgyar“ qui avait alors 21 ans. Il avait déjà lutté, étant enfant, pour l'affranchissement de la Pologne, puis en 1848-49 il fut un des plus fervents combattants de la liberté hongroise. Mais la guerre perdue, le rêve de la liberté évanoui, N i m b s c h continua à lutter sous les drapeaux polonais. Il mourut dans les Carpathes frappé d'une balle russe. On ne sait pas le jour de sa mort, c'était peut-être le jour de son quarantième anniversaire. N i m b s c h avait toujours parlé avec effroi de cet „âge fatal“, et Martin suppose qu'il cherchait la mort dans les batailles de peur de la quarantième année. Est-ce là un motif à chercher la mort ou avait-il encore quelque autre cause ? Martin laisse au lecteur le soin de trouver la réponse dans le poème inspiré par les notes trouvées chez le mort. La communication de cette héroïque légende lui fut faite par un autre poète hongrois qui vivait encore lors de la publication, mais Martin n'a pas nommé cet autre „poète patriote“. . .

Telle est l'introduction. L'auteur nous raconte une histoire romantique et mystérieuse, et il veut que nous l'acceptions pour

<sup>23</sup> Fernand Baldensperger : Goethe en France, Paris 1920, p. 255.

véritable. A son époque on aimait les histoires de cette sorte dont le héros restait toujours un peu dans l'obscurité. Puisque ce héros était un Madgyar et un combattant de la liberté hongroise, ce fait devait encore augmenter l'intérêt. Nous savons que le romantisme, en abandonnant tout à fait l'antiquité, se tournait vers l'histoire moderne et les pays exotiques. Ainsi la Hongrie, qui était jusque là pour les Français une „terra incognita“, se fit peu à peu connaître. „On ne saurait assez le répéter, c'est bien grâce au romantisme, à son ardente curiosité, à son humanisme si large et si vibrant que la Hongrie et plus particulièrement la littérature hongroise doivent d'être entrées dans le mouvement des idées et des sentiments modernes.“<sup>24</sup> Jusqu'à ce temps, environ 1840, la Hongrie était presque inconnue, quelques voyageurs l'avaient traversée, mais dans la littérature française nous ne trouvons que des mots épars sur notre pays, puis quelques lettres et des articles de journaux. Au moment où l'on régularisa le cours du Danube et qu'on y organisa la navigation, on se mit à parler davantage de la Hongrie. Le rôle d'intermédiaire de l'Allemagne fut aussi d'une grande importance dans la découverte de notre pays. Mais la sympathie pour les Hongrois date surtout du temps de la guerre de 1848. Les idées démocratiques et libérales, la révolution de 1848, furent comme un écho des idées et des événements de France. On regardait les Hongrois comme un peuple victime de la tyrannie. Petőfi, le héros légendaire de cette lutte fut bientôt connu dans toute l'Europe. En 1857 Kertbeny donna la traduction en allemand des poésies de Petőfi. La même année Thalès Bernard, „l'apôtre“ français du grand poète, dédiait ses *Poésies nouvelles* „à la mémoire du poète hongrois Alexandre Petőfi, tué en combattant les Russes le 31 juillet 1849“ et ajoutait à son livre quelques traductions de Petőfi. Martin a certainement lu ces traductions, il a entendu parler de la Hongrie, de sa Guerre d'Indépendance. *Le Moniteur*,

<sup>24</sup> Kousz Nándor : Mérimée en Hongrie. Revue des Études Hongroises, 1928, p. 373.

dont il fut le collaborateur, avait suivi les événements des Guerres d'Indépendance de Pologne et de Hongrie avec beaucoup d'attention: très souvent on a pu trouver parmi les nouvelles au moins quelques lignes sur la Hongrie. Martin connaissait aussi la vie de Petöfi; dans un de ses poèmes il dit que Nimbsch tomba noblement en jetant le fier défi aux tyrans „qu'avaient lancé déjà Koerner et Petöfi“<sup>25</sup>

Cette histoire de notes trouvées sur le coeur d'un poète tombé dans les Carpathes est-elle vraie ou est-elle une fiction? Il est presque sûr que l'histoire de Nimbsch est de l'invention de l'auteur. D'abord Nimbsch n'est pas un nom hongrois, et il n'y a jamais eu de poète hongrois de ce nom. Nimbsch était le nom de famille du poète allemand Nicolas Lenau (1802-1850) né en Hongrie, mais sa vie n'offre aucune ressemblance avec celle du héros de Martin. Nicolas Martin connaissait la vie et l'oeuvre de Lenau, il parle de lui dans son livre *Poètes contemporains de l'Allemagne*: „Le lyrisme est la véritable vocation de Lenau. Il a conquis une prompté réputation en ce genre par ses peintures animées de la nature et de la vie populaire en Hongrie. On peut dire de Lenau qu'il a introduit un nouvel élément dans la poésie allemande, l'élément hongrois.“ Il y ajoute même quelques traductions en prose des poésies de Lenau (*Cabaret dans la bruyère* et *les Trois Bohémiens*). Peut-être a-t-il emprunté le nom de son héros au poète allemand. La mort du poète-héros de Martin a beaucoup de ressemblance avec celle de Petöfi, mais cette correspondance peut être accidentelle. Et qui était cet autre poète hongrois „encore vivant“ (en 1861) qui avait communiqué à Martin le thème de ce poème? „Est-il besoin de le nommer?“ — disait Martin dans son Avertissement. En vérité, cela eût été très nécessaire! Était-ce aussi une fiction ou connaissait-il vraiment un poète hongrois à Paris qui lui eût parlé de sa patrie lointaine? Nous ne pouvons pas répondre à cette

<sup>25</sup> Mariska, p. 137, poésie „A la mémoire de Nimbsch.“

question. En somme, nous pouvons dire que Martin voulait probablement exciter la curiosité des lecteurs par cette invention. Les vers d'amour d'un simple douanier auraient moins excité la curiosité du public de l'époque romantique que les mêmes vers abrités sous ce pavillon exotique.

*Mariska*, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, n'est point une légende et n'est point magyare. Le titre évoque le sens du merveilleux, et comme le disait un critique contemporain de Martin, Pierre Malitourne, on attend „quelque romanesque aventure, quelque récit aux allures dramatiques“. Mais dans ce poème plein de lyrisme, nous ne trouvons ni élément merveilleux, ni aventure, on ne peut même parler d'aucune action. Le héros, c'est-à-dire le poète Nimbsch aime Mariska, une jeune fille de vingt ans, mais il en a déjà quarante et il pense que demander le coeur de cette jeune personne, dont il pourrait être le père serait lui faire un affront. Cette renonciation révèle plutôt un héros du genre „biedermeier“ qu'un héros romantique. Cet amour le tourmente, ses poèmes parlent de cet amour douloureux, de son doute et quelquefois aussi de bonheur. Hors cette passion pour Mariska, l'amour de la patrie et de la liberté remplissent son coeur, et quand la guerre éclate, il se réfugie au combat où il trouve la mort. En tête d'un poème magyar, le poète veut d'abord présenter l'homme de ce pays inconnu, et il le fait en donnant le portrait de son héros dans la première pièce du recueil, intitulée *Le Madgyar* et qui commence par les vers :

Je suis un orphelin du pays magyar  
Et j'ai pour mes trésors mon épée et mon coeur.

Le poète se plaint qu'on n'ait plus pour l'héroïsme qu'un sourire moqueur. Le monde est devenu avare, l'or seul l'intéresse, l'épée peut dormir. Pourtant il va chercher son épée, parce que la terre des aïeux est occupée par l'ennemi. Son héros est donc un combattant de la liberté, trait qui devait le rendre sympathique aux lecteurs de ce temps. Mais Nimbsch

est avant tout un amoureux. Il a fait la connaissance de Mariska pendant une course en traîneau sur le Danube glacé, et depuis ce jour son image est gravée au fond de son coeur. Il sait qu'il a le double de l'âge de la jeune fille, et il ne veut être que son poète :

... Et les coeurs, Mariska,  
Retiendront ce doux nom qu'un poète invoqua,  
Un poète, un front ceint de pourpre et de lumière.

(*Mariska*, p. 19.)

Son nom luira comme une étoile au ciel de Beatrix, de Francesca et de Laure. La lyre harmonieuse du poète portera son nom d'âge en âge.

Le regret de la jeunesse passée, de cet oiseau d'or envolé, revient souvent dans ce recueil, ainsi que dans les poésies : *Vingt ans*, *La crise* et *Une larme*. Dans cette dernière le poète frappe à la porte de son coeur, mais son coeur si sensible autrefois est devenu plus dur et tarde à s'ouvrir. Pour l'attendrir, le poète invoque leur jeunesse :

Si je te parlais des jeunes années? —  
De nos doux printemps, riches d'avenir,  
N'as-tu pas gardé le cher souvenir?  
Moi j'en garde encor bien des fleurs fanées  
Si je te parlais des jeunes années?

Son coeur est enfin attendri, et une larme comme la rosée des nuits mouille sa joue. Cette pièce un peu sentimentale, parue d'abord dans *l'Artiste*, eut un écho dans une autre revue : la *Mode*, où Ulric Guttinger, poète et journaliste et ami des chefs du mouvement romantique, „le premier vétéran de la poésie moderne“, comme l'appelle Martin, avait écrit une poésie à Nicolas Martin sous l'impression de la lecture d'*Une larme*.

Qui frappe à ta porte? O mon pauvre coeur!  
Ouvrez vite, ouvrez! car c'est un poète  
Qui vient me donner encore une fête —

dit Guttinger; et il reconnaît dans Martin quelqu'un de

sa famille, car :

Tous deux nous aimons une même chose :  
 La femme d'abord, ensuite les vers ;  
 La maison nous plaît, les bois nous sont chers :  
 Nos coeurs au bijou préfèrent la rose.

Vraiment, ces vers expriment bien l'âme de notre poète. Martin chante l'amour, mais l'amour d'un petit bourgeois qui ne connaît guère de passions. Même quand on lit les vers les plus passionnés de *Mariska*, on a le sentiment que ces vers ne sont que des mots, malgré qu'il s'agisse là de l'amour d'un „farouche coeur madgyar“.

Le poète de la famille et du foyer se montre déjà dans les recueils précédents dont nous avons parlé plus haut. Nous y voyons aussi son amour pour la nature, amour profond qu'on retrouve dans *Mariska*. Il associe la nature entière à ses impressions : il s'alanguit avec l'automne et renaît avec le printemps (*Aux bords du Danube, L'arc-en-ciel*), parce qu'il est le témoin de son amour, le confident de ses tristes pensées. Le fleuve est discret, il berce dans ses ondes les mots amoureux comme les plaintes du coeur. Mais ce n'est pas notre Danube hongrois... Martin est seulement parvenu jusqu'à Vienne pendant ses voyages, et c'est le Danube bleu des Autrichiens, bordé des vieux chênes qu'il décrit dans ses vers ; c'est là qu'il a vu

Les esquifs encombrés de pèlerins, le soir,  
 Aborder lentement à quelque place sainte,  
 Où la vierge Marie est priée avec crainte.

(*Les Abîmes.*)

Les phénomènes de la nature sont en harmonie avec les dispositions de son âme. Son coeur est rempli d'amour, l'idéal l'éclaire, et quand il ouvre la fenêtre de sa chambre, le ciel avait écarté tous ses voiles et „secouant les feux de ses millions d'étoiles, le vaste ciel aussi s'était illuminé“ (*Illumination*). Quand le poète et *Mariska* se rencontrent au bord du Danube, un arc-en-ciel apparaît comme si Dieu

accordait un signe solennel. Une autre fois, il se promène après la pluie dans un bois odorant, les oiseaux chantent dans leurs dômes frais, et son bonheur est complet, quand sous les vieux chênes il voit s'approcher Mariska, et il garde le rameau brisé par ses mains adorées (*Le rameau*). Il y a aussi des jours sombres avec des tempêtes et son coeur reflétant le ciel noir se remplit d'ombre et d'angoisse. Mais s'il aperçoit dans la brume la bien-aimée, il a du soleil dans le coeur pour toute la journée (*Soleil dans la brume*). Le clair de lune, cet accessoire si important de cette poésie sentimentale et douceâtre, se trouve aussi dans le poème de Martin. C'était un soir de lune claire qu'il a suivi une fois Mariska dans les rues de Bude (*Au clair de lune*). L'amour et le sentiment de la nature sont en harmonie dans la poésie de Martin, mais l'amour est prédominant dans ce recueil de poèmes. C'est un amour idéalisé. L'âme des amants est jointe par un lien éternel et non pas par un noeud terrestre; l'idéal a fiancé leurs âmes, l'instinct grossier est loin de leurs coeurs. Pour le poète, Mariska est „la fleur de l'Idéal“, „un rayon sacré, un lys noble et gracieux“, elle est comme „la neige immaculée aux pics voisins des cieux“. L'homme incline aux choses basses, et il tombe s'il n'a pas quelques idées sacrées dans l'âme. Cet amour pur donne au poète des ailes intérieures qui l'élèvent. Cet amour est si fort que s'il y a une autre vie, Martin montera, à l'instar d'un Dante, aux plus hautes sphères pour rencontrer l'âme de Mariska afin que Dieu les unisse pour l'éternité (*L'aile intérieure, Une autre vie*). Mais cet amour lui cause aussi beaucoup de souffrances, un sang impétueux bouillonne dans ses veines, il a déjà maudit cette passion, pourtant cette souffrance lui est douce parce qu'elle vient d'elle. Une autre fois c'est un *Hosanna* qu'il chante, heureux d'aimer et d'être aimé. Son coeur devient un autel d'où „monte vers Elle hosannah de l'âme“. Il ne trouve ni paroles, ni symboles qui sachent exprimer son bonheur, cet enchantement qui l'enivre. L'amour le rend plus grave, et il est vraiment poète pour exprimer

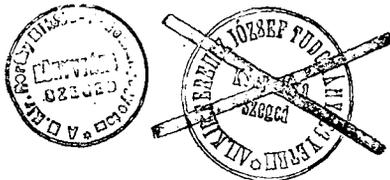
cet approfondissement de ses sentiments :

J'étais une claire, une mobile onde :  
Je suis une mer émue et profonde  
Où descend le jour.

Il est dominé par sa passion au point qu'il se sent comme un jonc flexible aux mains de Mariska. Quelquefois un pressentiment de la mort le prend :

Je mourrai bientôt : mais un jour mon âme  
Volera vers Toi d'une aîle de flamme.  
Et quand je mourrai,  
Si tu viens parfois comme la colombe,  
Poser un rameau d'avril sur ma tombe,  
J'y tressaillirai !

Quelquefois il se montre plein d'espérance, il croit en un bonheur futur, parce qu'il a la parole de Mariska. Mais cette voix de l'espérance disparaît bientôt, et la voix d'une passion désespérée s'exprime dans ses poésies. Elle lui parle de devoir, de vertu, mais il n'existe qu'une seule vertu, c'est d'aimer . . . L'aimée lui a menti, elle ne l'aime plus, il la maudit et un moment après il la chérit encore plus en lui donnant les noms les plus doux. Il veut chasser ce doute infernal de son coeur et en se promenant aux bords du Danube il retrouve la paix de son âme, la nature, le calme (*Abîmes*). Il voudrait guérir de cette passion, mais l'eau des lacs des plus hautes montagnes n'étancherait pas sa soif brûlante, les glaciers et les vents les plus froids ne rafraîchiraient pas son sang (*Comment guérir ?*). La blessure de son coeur est profonde, et il voit déjà la mort qui lui fait signe, mais le sang de son coeur et ses vers échappés d'une poitrine émue rendront immortel le nom de Mariska (*Le chant du cygne*). Mariska n'a pas le coeur qu'il rêvait en elle, elle l'a trahi et n'a rien tenu de ses promesses. Mais peut-être l'a-t-elle aimé naguère, il veut le croire et avec cette croyance retourner aux combats. Il veut tomber frappé du plomb ou de la foudre en combattant pour la liberté. La mort seule peut



tout guérir. Avant de mourir, il évoque encore la chère image de la bien-aimée. Il ne veut pas mourir en laissant un souvenir amer en elle, il dormirait mal dans sa tombe, si son ombre lui donnait de l'inquiétude. Sa chère pensée éclaire ses derniers moments, et il souhaite qu'elle soit heureuse et aimée d'un autre comme de lui (*Dernières bénédictions*). Ce motif ne correspond point à l'esprit romantique : le héros romantique n'est ni si tranquille, ni si résigné, il hait son rival et il est plus prêt à le tuer qu'à lui souhaiter du bonheur . . . Le recueil se termine par une chanson à boire, Nimbsch et ses compagnons sont réunis avant la bataille et ils boivent à leurs amours. Ce patriotisme bachique est également caractéristique de l'époque „biedermeier“.

L'oeuvre de Martin dut avoir un assez grand succès à l'époque, puisque deux mois après la publication de la première édition, il fallait en publier une seconde, „grâce à la nature particulière du sujet : un véritable amour, un sentiment profond dans un grand coeur“, — remarque l'auteur dans l'Avertissement de la seconde édition. Mais l'amour n'était point un sujet particulier au XIX<sup>e</sup> siècle . . . L'originalité du sentiment dans ce poème c'est l'amour teinté de renonciation et de résignation. Il ne lutte pas pour son amour comme un vrai héros romantique. Nous pouvons considérer Nimbsch comme le héros sentimental du „biedermeier“, pour lequel une simple pression de la main est déjà un grand bonheur, „l'instant le plus sacré“ de sa vie et qui adresse des vers même à la mère de sa bien-aimée . . .

Il est intéressant d'examiner une critique contemporaine de *Mariska*, écrite par Pierre Malitourne dans la *Revue européenne*. Le public de ce temps-là avait des idées très vagues sur la Hongrie. Pour Malitourne „les sauvages Karpathes aux sombres forêts appellent si naturellement les fictions parentes de celles du *Freyschütz* ! Les nappes du bleu Danube se peuplent si volontiers des Ondines et des Elfes !“ Il se figure les paysages hongrois comme les romantiques paysages allemands, mais il se dépêche de rassurer

le lecteur en disant que Mariska n'est pas la femme de quelque brigand, ni une créature diaphane de la cour de Titania. Nous voyons que les connaissances géographiques étaient un peu faibles à ce moment; le nom de Mariska est encore considéré comme un nom slave. En ce qui concerne l'essentiel, la critique de Malitourne est très juste. Il a très bien reconnu le caractère tout subjectif du poème, puis le manque de couleur locale. Son „bleu Danube“ comme son „Pesth si bruyant aux foules bigarrées“ et Bude au clair de lune n'ont rien de caractéristique, ce ne sont que des noms sans contenu, sans couleur. Nous pouvons reprocher les mêmes défauts à la figure de Nimbsch et à celle de Mariska. Martin veut caractériser par des mots, par des descriptions, ce qui donne toujours une image plus faible qu'un personnage caractérisé par ses actions. Nimbsch a un coeur farouche, mais il est bon, loyal et naturellement sensible comme il convient à un héros du genre „biedermeier“. Il aime sa patrie et la liberté. Mais ce sont là des traits assez généraux. La figure de Mariska est aussi très vague, nous savons qu'elle est jeune, gracieuse, qu'elle a de grands yeux noirs et l'âme à la fois humble et fière (*Portrait*), mais avec ces qualités elle pourrait être de n'importe quelle nationalité! Selon la critique de Malitourne „il ne s'agit pas, on le sent vite, de couleur locale et de précision descriptive. Les impressions sereines ou tristes, les émotions douces ou violentes qui donnent les motifs de cette suite de morceaux lyriques, que relie une trame légère, voilà surtout ce que l'auteur a voulu traduire dans sa langue harmonieuse. L'analyse poétique de la passion, tel est le fond, telle est l'idée dominante du livre de Mariska. Le développement d'un même sentiment dans ses manifestations diverses, voilà toute l'unité de la composition et dans ce genre de poème elle suffit“.

L'oeuvre de Martin est pénétrée de l'esprit germanique, de celui des vers de Wilhelm Müller ou de Justin Kerner, des chansons de Körner; la poésie de Heine et de Chamisso avaient également eu une grande influence

sur lui. Ce que Malitourne dit de Nimbsch, qu'il a bu à toutes les sources de la rêverie allemande, se rapporte en vérité à son créateur, au poète Martin. Ce poème est comme une personne qui parle français, a l'esprit germanique et s'habillé à la hongroise. Malgré ces défauts, nous ne pouvons être que reconnaissants à Nicolas Martin : il a contribué selon son talent et sa bonne volonté à la diffusion des choses de Hongrie. Il a doté son héros et son héroïne de qualités sympathiques, et cette attitude montre parmi tant d'autres manifestations de l'époque, à quel point la Hongrie fut appréciée, aimée et à la mode en Europe vers 1860.

\*

Il faut encore dire quelques mots du dernier volume de poésies de Nicolas Martin, paru en 1863 et composé de trois parties : *Gazette en vers*, *Julien l'Apostat* et *Poésies nouvelles*. Cette „gazette“ a beaucoup de ressemblance avec l'*Almanach poétique* de Martin. Les poèmes ici encore portent les noms des mois et ils sont écrits dans le même ton familier : ainsi par exemple dans la poésie intitulée *Octobre* le poète parle de ses contemporains comme des membres d'une grande famille dont il connaît toutes les affaires. Ce ton familier serait impossible chez un poète classique ou romantique mais il est naturel chez le poète „biedermeier“. Une autre pièce de la *Gazette en vers* intitulée *Novembre* est un meilleur exemple encore de la poésie „biedermeier“. Dans ces vers le poète donne des conseils pour les longs soirs de novembre :

Buvons d'un vieux bordeaux, portons de la flanelle,  
Couchons nous tôt, soignons notre chère santé  
Et soyons gais ! Voilà la sagesse éternelle !  
Et pour vous préserver de l'atteinte des rhumes  
Le soir mettez un doigt de rhum dans votre thé.

Au lieu des actions la résignation, au lieu des idées élevées les joies épicuriennes, au lieu de la „sagesse éternelle“ la

médiocrité du citoyen paisible : c'est la philosophie des almanachs et des chansonniers de l'époque.<sup>26</sup>

La seconde partie de ce volume de Martin est bien différente de son oeuvre poétique dont nous avons parlé jusqu'ici ; il appelle son poème *Julien l'Apostat* „poème dramatique“ (l'édition complète n'a paru qu'en 1875). Le talent de Martin n'atteint point la grandeur de ce sujet. C'est l'histoire bien connue de Julien, écrite en alexandrins ; les récits, les dialogues, les épîtres alternent avec de petites scènes dramatiques. Il n'y a d'originalité ni dans la conception du sujet ni dans le ton : Martin est poète lyrique, poète mineur, et il ne réussit pas dans ce genre plus soutenu.

Les *Poésies nouvelles* (la troisième partie de ce recueil) sont pour la plupart des sonnets : ces „poésies nouvelles“ ne nous révèlent aucun élément nouveau dans le talent du poète. On ne peut que mentionner encore un seul poème, dédié *A Lamartine*. Martin fut un admirateur fervent de Lamartine (qui, nous l'avons vu, lui servit aussi de modèle) et l'infidélité et l'ingratitude de ses contemporains vis-à-vis du grand poète excite son indignation ; par ce poème qui est la louange enthousiaste de Lamartine, Martin veut le venger et „verser une goutte de baume dans ce grand coeur tant abreuvé“. Il le prie de revenir à sa Muse, car c'est elle qui lui donnera une gloire immortelle. Dans sa lettre de remerciement Lamartine appelle Martin un homme de la postérité : „vos vers et vos sentiments en parlent la langue. Je jouis de les entendre pendant que je vis encore, pour les rétribuer non en beaux vers, mais en sincère et affectueuse amitié“. (Monceau, 14 novembre 1859.)<sup>27</sup>

\*

Disons encore quelques mots de la forme de la poésie de Martin. Ses poèmes, pour la plupart, sont des chansons et des sonnets. Dans la chanson il a imité le „lied“ alle-

<sup>26</sup> Cf. l'ouvrage cité de M. B. Zolnai, p. 10.

<sup>27</sup> Lettre publiée par N. Martin dans son volume : *Julien l'Apostat*, *Poésies Nouvelles*, Paris 1863, p. 145.

mand : Uhland, Kerner, Rückert, Chamisso lui servirent de modèle. „Le lied — dit Pierre Malitourne — avec sa forme souple et brève, convenait plus que toute autre à cette mobile et légère inspiration du poète. Dans ce gracieux cadre, approprié à la nature, la pensée de l'auteur se joue à l'aise ou souriante, ou doucement attendrie.“<sup>28</sup> Le sonnet, cette forme d'origine italienne, si aimée en France au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, renaît après un long oubli au XIX<sup>e</sup>. Selon Th. Gautier l'école romantique a remis en honneur le sonnet, depuis si longtemps délaissé. La gloire de cette réhabilitation appartient à Sainte-Beuve, qui, dans les poésies de *Joseph Delorme*, s'écria le premier : „Ne ris pas des sonnets, ô critique moqueur!“<sup>29</sup> Nous possédons aussi une lettre de Sainte-Beuve<sup>30</sup> écrite à Martin, concernant le sonnet : „Chez nous les Goethe et les Byron — MM. de Lamartine et Hugo — n'ont jamais daigné condescendre au sonnet, et je crois bien qu'ils en pensent ce qu'en pensait le grand olympien germanique. S'ils en font jamais, je tâcherai de me souvenir de la conversion chantée par Uhland : mais je ne crois pas qu'ils s'y hasardent : Goethe était encore meilleur enfant qu'eux en poésie : le plus calculé des Allemands a encore de la naïveté si on le compare à nos grands hommes.“

Avec sa forme fixe et ses règles mécaniques le sonnet masque souvent l'absence d'inspiration, mais il peut aussi renfermer la poésie la plus haute. Malgré son étendue très limitée il peut traiter les sujets les plus différents et prendre tous les tons. Ainsi chez Martin ce sont l'amour, les beautés de la nature ou des sujets d'inspiration livresque ou artistique (*Pétrarque, Horace, A M<sup>me</sup> de Sévigné, Benvenuto Cellini*, etc.) qui remplissent les cadres du sonnet. Dans une de ses pièces intitulée *Le Sonnet, Défini par lui-même* et qui est

<sup>28</sup> Préface du „Presbytère“.

<sup>29</sup> Th. Gautier : Recueil de rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France, p. 103.

<sup>30</sup> Nouvelle Correspondance de C. A. Sainte-Beuve, Paris, 1880, p. 380. Lettre sans date.

une espèce d'art poétique, Martin dit que le sonnet est une forme romantique :

Épris de fantaisie et de charmants échos,  
 Et de nouveaux amours, et de rêves nouveaux,  
 Vrai sylphe de l'esprit, Ariel poétique.

(*Ariel*, p. 135.)

En plus du sonnet Martin emploie souvent les vers de douze syllables à rimes plates qui rendent ses poésies quelquefois un peu monotones. On trouve aussi chez lui des iambes, puis des poèmes en vers libres. Par le changement de mètre, il produit souvent l'effet de vivacité et de légèreté. Par exemple dans la strophe suivante :

Le poète est mauvais chasseur :  
 Sur la colline,  
 Dans la ravine,  
 Il est toujours trop spectateur  
 Et trop rêveur :  
 Le poète est mauvais chasseur.

Martin utilise souvent le refrain. Son style est simple et clair, mais quelquefois il devient un peu emphatique. Son vocabulaire n'est pas très riche, et souvent nous y trouvons des expressions banales. Pourtant nous pouvons dire qu'il est habile versificateur, mais il lui manque l'originalité et le génie de l'invention.

La postérité a vite oublié Martin mais parmi ses contemporains nous pouvons en citer plusieurs qui ont apprécié cette poésie intime. Sainte-Beuve parle de lui dans les *Causeries du lundi*<sup>31</sup> : „M. Nicolas Martin... mêle à son inspiration française une veine de poésie allemande. Il a un sentiment domestique et naturel qui lui est familier, et l'on croirait qu'il a eu quelque sylphide des bords du Rhin pour marraine.“ Selon M. André Thérive<sup>32</sup>, Sainte-Beuve

<sup>31</sup> Tome V, p. 305, 1852.

<sup>32</sup> V. le chapitre „Sainte-Beuve et l'Allemagne“ dans son livre *Du siècle romantique*, p. 123, Paris, 1927.

est le plus méfiant parmi ses contemporains dans „la grande folie romantique“ c'est-à-dire dans l'enthousiasme pour l'Allemagne, mais il aime dans l'Allemagne „ce qu'il y a de plus modéré, de moins ambitieux, la poésie familière“, et il adapte dans les *Pensées d'Août* quelques pièces d'Uhl and, de Koerner et de Rückert. Ce qui lui plaît dans la poésie de Martin c'est cette influence allemande, le ton intime et familier. On sait qu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle,<sup>33</sup> grâce au livre de M<sup>me</sup> de Staël et au romantisme, on a considéré l'Allemagne comme le pays de la poésie, du rêve, de la pensée et le pays par excellence des vertus et de la vie familiales. Mais la connaissance de l'Allemagne et de la littérature allemande était très souvent superficielle, c'est pourquoi on a vu par exemple en Rückert et Uhl and les grands poètes de l'époque. Sainte-Beuve, dans une de ses lettres à Martin, encourage le poète à traduire Uhl and : „Vos vers ont été les bienvenus, Monsieur, et les vôtres bien particulièrement. *Je veux cloître mon âme* et *En voyage* sont dignes de tout, même de ce voisinage d'Uhl and. Pourquoi ne pas traduire les siens vous-même? Combien les sonnets (*l'Écho* et *la Forêt*) me plaisent!“<sup>34</sup> Nous possédons encore quelques lettres qui manifestent les relations d'amitié entre Sainte-Beuve et Martin. Quelquefois le maître donne des conseils à l'élève, ainsi dans une lettre sans date : „... Soyez de plus en plus sévère et pur pour le style : ne faites pas de mots nouveaux comme *espéteurs*. Hélas! nous en avons trop fait, ça a été notre mal. Le simple et le vrai, quand le poétique y est d'ailleurs, voilà ce qui triomphe.“<sup>35</sup> Pour faire connaître son maître dans son pays natal, Martin avait écrit une critique sur Sainte-Beuve en allemand : Sainte-Beuve le remercie de son article dans une lettre : „Merci, cher poète, de votre aimable et flatteuse critique :

<sup>33</sup> L. Reynaud : L'influence allemande en France au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, Paris, 1922.

<sup>34</sup> Nouvelle Correspondance de C. A. Sainte-Beuve, Paris, 1880, p. 382. (Lettre sans date.)

<sup>35</sup> Nouvelle Correspondance, p. 381.

je suis heureux d'être présenté ainsi à l'Allemagne par une main amie.<sup>36</sup> Martin ne se contenta pas de la propagation de la littérature allemande en France, mais voulait aussi contribuer à l'expansion de la littérature française à l'étranger.

Th. Gautier, comme Sainte-Beuve, a aussi apprécié le mélange de l'esprit français et de l'esprit allemand dans la poésie de Martin: en parlant des progrès de la poésie française depuis 1830 il dit qu'il faut citer la *Mariska* de N. Martin „cet esprit à la fois si allemand et si français, qui éclaire son talent d'un rayon bleu de lune germanique.“<sup>37</sup> Pierre Malitourne, collaborateur et critique de Martin, remarque aussi que notre poète est „un peu allemand dans la nature du sentiment et dans le tour de la pensée mais il reste toujours français dans la forme et dans l'expression claires et nettes“. Le fond de sa poésie est toujours une légère gaieté. „Avec ces natives dispositions et le goût de la précision dans la forme, on ne risque pas de devenir en France un peu trop allemand.“<sup>38</sup>

---

<sup>36</sup> Nouvelle Correspondance, p. 106. (Mai ou juin 1846.)

<sup>37</sup> Th. Gautier: Histoire du romantisme, Paris, 1874, p. 379.

<sup>38</sup> Crepet: Les poètes français, Tome IV, p. 509, Paris, 1863.

### III. Critiques littéraires.

Charles de Rémusat parlant de la poésie anglaise et allemande (dans un article paru dans le *Globe* en 1827) a dit que „depuis que la littérature française prétend à redevenir originale, on s'occupe beaucoup en France des littératures étrangères . . . on n'apprend à bien choisir qu'après avoir beaucoup comparé. Nous nous sommes condamnés si longtemps à l'étude exclusive de nos chefs-d'oeuvre, nous avons si longtemps interdit au talent toute marche libre et spontanée, que pour innover nous avons encore besoin d'être encouragés par l'exemple. Il nous faut des modèles pour apprendre à nous en passer . . . on peut dans une littérature étrangère, sinon prendre des modèles, au moins puiser des inspirations“.<sup>39</sup> Nicolas Martin a beaucoup contribué à cette oeuvre de comparaison. Il n'était pas seulement un imitateur des poètes allemands; il connaissait aussi très bien la littérature allemande et il en est devenu le fervent propagateur. Nous avons déjà dit qu'en 1842 il fut chargé d'une mission littéraire en Allemagne où il étudia les épopées germaniques. Les articles sur ce sujet se retrouvent dans le livre *France et Allemagne*; ce volume contient encore des études sur plusieurs écrivains français contemporains tels que Sainte-Beuve, Arsène Houssaye, Auguste Desplaces, Philartète Charles, tous, comme on sait, critiques des littératures étrangères et française et par conséquent esprits de même nature que le sien.

<sup>39</sup> Charles de Rémusat : Critiques littéraires, Paris, 1859, 1<sup>er</sup> Vol., p. 320.

Le fait que le ministre de l'instruction publique de France eût envoyé un littérateur en Allemagne pour étudier les épopées allemandes du moyen âge nous montre l'influence des idées du romantisme. On sait que le romantisme avait découvert, pour ainsi dire, le moyen âge, et avait remis en honneur les poèmes de cette époque méconnue. On ne s'intéressait pas seulement au moyen âge français, mais au moyen âge en général, et surtout à l'ancienne littérature germanique, car on croyait alors aux origines germaniques des vieilles chansons françaises. Ce fait explique la mission de Martin. A ce moment la recherche de l'ancienne poésie germanique était à l'ordre du jour, les philologues et les critiques comme les Grimm, les von der Hagen, les Lachmann, les Karl Simrock travaillaient à leurs grandes oeuvres de critique et de traduction. Martin parle avec enthousiasme du refleurissement de cette ancienne poésie. Il connaissait tous ces écrivains allemands et dans son article il parle en quelques mots de leur mérite. Il consacre un plus long passage à Maurice Haupt, professeur à Leipzig, célèbre par ses critiques de textes, rédacteur de la revue *Altdeutsche Blätter*, plus tard fondateur de la *Zeitschrift für deutsches Altertum*. Haupt s'occupait aussi de la vieille poésie française pour laquelle il avait un vif intérêt. Martin constatait avec joie que cette préoccupation n'était pas isolée, qu'un grand nombre de philologues allemands s'occupait de la poésie française ; „car — dit Martin — nous ne sommes plus au temps où la vanité nationale empêchait de reconnaître au-delà du Rhin l'imitation dont les troubadours français devinrent l'objet en Allemagne après l'ébranlement des premières croisades" (*France et Allemagne*, p. 5.). Il remarquait que les „Minnesinger" avaient traduit plusieurs épopées chevaleresques et autres poèmes français comme la *Guerre de Troie*, la *Bataille de Roncevaux*, etc. *L'Enéide* de Henri de Veldecke est aussi la traduction d'une version française. Martin oubliait Gottfried de Strasbourg et son *Tristan et Iseult* qui est le remaniement d'un modèle français. Il y a donc une

ancienne parenté entre les poésies française et allemande. Martin était heureux de trouver en Maurice Haupt un collaborateur dans le travail de rapprochement des deux nations. Après avoir parlé en quelques mots des savants qui s'occupaient alors de la littérature du moyen âge, Martin nous donne la division des différents cycles épiques. Il avait adopté la division de Vilmar,<sup>40</sup> professeur à Marbourg et son contemporain. La méthode de Vilmar était selon son avis la meilleure. Puis il parlait des anciens manuscrits retrouvés, des différentes éditions des poèmes et de la critique de Gervinus et de Grimm sur cette poésie épique. Enfin il parlait encore des remaniements, en langue moderne, de Karl Simrock et il terminait son article *De l'épopée germanique* en disant qu'une traduction française de l'oeuvre de Simrock, surtout des *Nibelungen* et de *Gudrun* seraient un travail utile pour les érudits français et une étude fructueuse pour les littérateurs et les poètes. Ces épopées méritent d'être citées à côté de *l'Iliade*, de *l'Odyssée*, de la *Jérusalem délivrée* et des autres chefs-d'oeuvre de la littérature. Nous pouvons voir que Martin avait étudié consciencieusement le sujet dont il parlait et qu'il savait tracer un tableau bref et clair de l'épopée germanique. Son étude écrite dans le style vif et spirituel d'un journaliste a peut-être rendu un plus grand service aux lettres qu'un vaste ouvrage savant. Il était plein d'admiration envers la poésie allemande du moyen âge, son article est une louange continue par laquelle il voulait stimuler ses compatriotes à l'étude de cette riche poésie. L'article sur l'épopée germanique était suivi de l'analyse exacte des *Nibelungen*.

Les articles qui forment le livre *France et Allemagne* parurent d'abord dans le *Moniteur Universel*.<sup>41</sup> Les articles concernant l'Allemagne étaient à l'ordre du jour, à cette

<sup>40</sup> Homme politique allemand, professeur de théologie, littérateur (né en 1800). Vilmar distingue six cycles épiques : 1. Cycle du Bas-Rhin ou cycle Franc, 2. Cycle bourguignon, 3. Cycle ostrogothique, 4. Le cycle d'Attila, 5. Cycle frison-danois-normand, 6. Cycle lombard.

<sup>41</sup> V. le *Moniteur Universel* de 1842 à 1852.

époque si favorable à tout ce qui venait de l'étranger, surtout d'Angleterre et d'Allemagne. Cette oeuvre de propagande de N. Martin fut aussi appréciée au delà du Rhin, ainsi la *Gazette d'Augsbourg* du 15 novembre 1846 consacre trois colonnes aux rapports de Martin sur l'épopée germanique, publiés dans le *Moniteur* : „Que l'on ne dise plus que la France, dans ses études sur la langue et l'histoire de l'Allemagne, ne sait que s'amuser à la surface sans chercher à pénétrer jusqu'à la moelle : car la voici déjà qui se met à creuser sous le trésor de notre vieille poésie et de nos traditions héroïques . . . Le rapport de M. Martin est plein de goût, et écrit dans cette forme agréable, précise, claire, succincte et habile dans l'art de grouper nettement les détails, par laquelle les rapports français se distinguent ordinairement de ceux de nos écrivains allemands“ etc.<sup>42</sup>

L'autre volume d'études critiques de Martin porte le titre *Les poètes contemporains de l'Allemagne*. L'édition de 1846 contient la dédicace de l'auteur au ministre de l'instruction publique, Salvandy. Il demande la protection du ministre pour son livre et il exprime l'espoir que la France ne refusera pas son intérêt et sa sympathie „à ces inspirations étrangères qui peuvent devenir la source de plus d'un rapprochement utile, de plus d'une méditation fructueuse.“ Dans l'introduction, l'auteur constate avec satisfaction que la France accorde une attention vigilante aux tentatives des pays voisins. La paix entre la France et l'Allemagne avait créé une atmosphère favorable aux études réciproques. L'auteur considère l'Allemagne comme „l'alliée la plus sûre, la plus utile et la plus naturelle de la France“. „Nous croyons — écrit Martin en 1846 — qu'il est dans la destinée de ces deux grands peuples de se compléter l'un par l'autre“ . . .

Ce livre est un mélange assez curieux, mais il renferme un peu toute l'Allemagne contemporaine, car le but de Mar-

<sup>42</sup> Cité dans le *Moniteur* du 22 novembre 1846, p. 2656.

tin était d'initier ses compatriotes à la littérature actuelle de ce pays. L'introduction du livre était dédiée à Karl Goedeke<sup>43</sup> : Martin se souvenait des soirées qu'il avait passées chez son ami allemand, fumant des cigares et s'entretenant de doctes conversations, de causeries poétiques et littéraires. Entre Goedeke et lui le génie de Heine était le trait d'union. Martin voyait en Heine „la plus spontanée fusion des deux nationalités“, il ne le comprenait pas comme nous, pour qui Heine est plutôt un caractère déchiré auquel manque cette harmonie de l'esprit français et de l'esprit allemand.

Martin développait dans ses études biographiques et littéraires les traits les plus saillants de chaque talent et de chaque physionomie. Il classait d'abord les poètes allemands en trois groupes d'après les traits dominants qui, selon lui, les distinguent : 1. Le groupe des poètes souabes, caractérisé par la naïveté et un certain naturalisme spiritualisé. 2. L'école autrichienne montrait selon Martin „une mollesse voluptueuse, rêveuse encore et mêlée d'originalité hongroise“. L'auteur n'a pas expliqué en quoi résidait, selon lui, cette originalité hongroise. 3. Le centre du troisième groupe était Berlin. La verve raisonneuse du Nord de l'Allemagne, le sentiment de la politique et de la philosophie caractérisaient, selon Martin, cette école du Nord. Cette méthode de Martin indiquait déjà la théorie du milieu, appliquée par Taine à l'histoire littéraire. Pour soutenir l'attention de ses lecteurs vis-à-vis de cette littérature étrangère, il traite dans son livre *Poètes contemporains de l'Allemagne* de différents sujets. Nous y trouvons des articles sur les chansons des étudiants, sur les chants de chasse et de guerre ; sur Albert de Chamisso et son poème *Salas y Gomez* ; puis des poésies traduites de Heine ; une étude sur le comte de Platen, une autre sur les légendes et sur les poètes de la vallée du Rhin, etc. Depuis le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, la chanson était

<sup>43</sup> Littérateur allemand, né en 1814. Il publia une série de monographies et de chrestomathies.

florissante en Allemagne. Les événements politiques, l'esprit patriotique, la formation des corporations d'étudiants („Burschenschaft“) étaient très favorables à ce genre poétique. C'est l'époque des réunions où l'on chante et où l'on boit, l'époque d'une poésie de la petite bourgeoisie. On trouve dans la plus pauvre chaumière, avec la Bible, comme le remarque Martin, un recueil de chansons („Liederbuch“). Martin voit dans cette poésie populaire un miroir fidèle d'une nation consciencieuse. C'est une source abondante où les poètes devraient puiser. C'est par la sincérité dans l'émotion et les faits, et par la simplicité sobre et digne dans la forme que triompheront dans l'avenir les écrivains et les poètes. Les poètes allemands du XIX<sup>e</sup> siècle avaient déjà reconnu les beautés des poésies populaires et ils les imitaient. Dans ces chants l'amour, le vin, la patrie occupaient la première place. Le vin inspirait aux poètes allemands des odes. Martin donnait ensuite la traduction de plusieurs chansons à boire et autres chansons d'étudiants et il y ajoutait toujours quelques mots d'explication. Il faisait de même en parlant des chants de chasse et des chants de guerre. Dans les chants de chasse l'âme allemande se montre dans son commerce intime avec la nature. Il louait dans les chants de guerre le sentiment profond, enthousiaste, religieux et passionné. L'un de ces chants de soldat, *Le vieux soldat à son manteau* lui rappelait les couplets de Béranger: *A mon habit*. En dehors de ces chants dont l'auteur est inconnu ou oublié, il traduit quelques pièces célèbres de Körner. Martin a des paroles d'éloge même pour Arndt, poète patriotique, le „dévoreur de Français“ („Franzosenfresser“). Admirateur de la poésie populaire, il envisageait son importance et son influence salutaire sur les poètes modernes de l'Allemagne qui avaient gagné en simplicité, en fraîcheur, en talent robuste et sain. L'étude de Martin sur les chansons allemandes a un grand défaut, c'est de les traduire en prose. Ainsi ils ne peuvent rendre qu'une faible image de cette poésie populaire dont la forme est aussi importante que le

sujet. Les autres chapitres ont le même défaut, presque tous les poèmes cités sont traduits en prose. En tout cas, c'est encore mieux que de mauvaises traductions en vers.

Après des études générales comme: de l'épopée germanique et: des chansons, Martin passait aux poètes isolés. Le premier à l'intéresser était Chamisso qui appartient à la France non seulement par sa naissance et par sa famille, mais encore par les qualités dominantes de son génie. Selon Martin, il avait introduit dans la langue poétique allemande la netteté, la décision de l'esprit français. Chamisso devait aussi être sympathique à Martin par son caractère; il était également un poète de la bourgeoisie, qui aimait son foyer et sa famille et Martin l'appelait riche de sa médiocrité et de sa tempérance. Dans la poésie de Chamisso se reflète la vie familière de l'époque „biedermeier“, et cela devait attirer Martin. Après avoir parlé en quelques mots de la vie de Chamisso, l'auteur ajoutait à son étude une traduction du poème *Salas y Gomez* et *l'Ombre de Pierre Schlemihl*, ingénieuses allégories dans lesquelles il lui semblait voir un ressouvenir de la patrie française et un regret voilé de l'exilé.

Martin a consacré une étude plus longue à Platen, intitulée *Le comte de Platen et l'Italie*. L'étude est dédiée à Théophile Gautier. Gautier, comme beaucoup de poètes du XIX<sup>e</sup> siècle, était un amant des pays du soleil, ce qui explique son intérêt pour Platen qui avait consacré son talent à chanter les beautés de l'Italie, et puis Platen était aussi un néoclassique, il voyait la perfection de la poésie dans la perfection de la forme. L'oeuvre de Platen est impersonnelle comme celle des poètes parnassiens, son seul but était de faire une belle oeuvre. La forme aussi est classique chez Platen, il a écrit des épigrammes, des odes, des églogues, des sonnets, etc. Martin était un admirateur de Platen, il distinguait fort bien les qualités élevées de ce poète. „Pour le comprendre, pour le bien goûter il faut un sentiment du noble qui n'appartient qu'à l'élite des esprits“. Platen était un connaisseur profond des oeuvres d'art, et sa poésie est

toute pleine d'allusions aux arts plastiques, ce qui exige du lecteur une certaine connaissance de l'art. L'élévation du génie de Platen a nui à sa popularité, faisait remarquer Martin, mais il avait tort d'ajouter que quelques grains de folle gaîté et quelques trivialités comme on en trouve chez Heine eussent mieux poussé la réputation de Platen „surtout en France“. Martin était injuste envers sa patrie. Platen n'a été qu'un artiste de la forme, sa poésie manque de vie, de sentiments vrais, de sincérité. L'harmonie de la forme cache chez lui la dissonance de son âme. C'est plutôt à cause de ces défauts qu'il n'est pas devenu populaire. Martin affirmait aussi que Platen ressemblait un peu à Stendhal qui avait aussi parcouru l'Italie, ivre d'art, de musique et de beauté.

Nicolas Martin traduisit plusieurs poésies de Platen, toutes en prose, sauf un seul sonnet sur Venise que nous avons cité dans le chapitre précédent. Naturellement ces traductions ne font pas le même effet que leurs modèles, il leur manque ce qui donne leur charme aux vers de Platen, la forme, le rythme et la musique.

Le chapitre X est consacré à un autre contemporain de Martin, à Maurice Hartmann, poète lyrique allemand né en Bohême. Dans cette étude Martin se montrait un disciple de Rousseau. Les gens ne savent plus être simples et sincères, ils rompent l'harmonie des sentiments, des pensées et même du style : pour trouver la vraie route, il faut se dégager des liens artificiels et vivre d'émotions naturelles et saines... : Les plus sages, selon Martin, sont ceux qui s'écartent le moins de la nature. C'est pour cela qu'il aimait Hartmann qui, mêlé aux événements de son époque, n'a pourtant jamais oublié la nature. Il admirait en Hartmann la grâce, la simplicité, la mélancolie harmonieuse et surtout le sentiment de la réalité et de la vie. Un grand nombre de traductions grossissent cette étude, entre autres une chanson bulgare, la même que nous trouvons dans le recueil de *Mariska*. Magyar et bulgare devaient être à peu près la même

chose pour Martin. Parmi les oeuvres de Maurice Hartmann, Martin cite les traductions en allemand des poésies de Petöfi. C'est dommage qu'il n'ait que mentionné ce fait sans en parler davantage. Il faut signaler encore que Hartmann lui-même avait traduit quelques poésies de Martin en allemand.

Parmi les critiques de Martin concernant la littérature allemande nous pouvons encore citer un article sur les poésies d'Emmanuel Geibel, intitulé *Réaction contre la poésie politique en Allemagne*.<sup>44</sup> Là encore nous pouvons constater l'esprit „biedermeier“ de Martin; ce qui lui plaît dans Geibel, c'est qu'il est un poète rêveur „qui se détourne autant que possible des intérêts de la vie active pour se livrer tout entier à la contemplation de la nature“.

Martin s'est aussi occupé de la poésie allemande en Alsace. Il disait d'abord quelques mots des poètes alsaciens du moyen âge, puis parlait de l'influence française venant d'Alsace qu'on trouve dans les satires allemandes; ainsi le *Vaisseau des Fous* (Narrenschiff) de Sébastien Brant (XV<sup>e</sup> siècle) montre des emprunts à la malice gauloise. Mais ceux qui intéressaient davantage notre critique étaient les poètes d'Alsace contemporains. Il a parlé avec beaucoup de sympathie du développement de cette poésie allemande. Il trouvait la persistance de la langue allemande naturelle, car „la langue des aïeux est un héritage qui ne s'aliène pas, parce qu'il renferme la poésie en quelque sorte vivante, de souvenirs les plus chers au coeur de l'homme“. Il trouvait le débat sur l'emploi de la langue française ou de la langue allemande dans la littérature inutile et indifférent, car un génie saura toujours instinctivement choisir sa voie et sa forme. Pour le public, la seule chose qui importe c'est d'avoir une belle oeuvre de plus. Ce qui est détestable dans toutes les langues — dit Martin — ce sont les oeuvres médiocres. Mais cela ne l'a pas empêché de traduire un bon

<sup>44</sup> L'Artiste, 19 octobre 1845.

nombre de poèmes allemands assez médiocres. Parmi les poètes alsaciens cités par Martin figuraient des fonctionnaires, des pasteurs et des artisans, et dans ce choix se montrait de nouveau l'esprit „bourgeois“ de Martin. Il admirait chez les poètes sortis du peuple la spontanéité de l'émotion et la simplicité de la forme, il réclamait encore plus de termes populaires, plus de locutions proverbiales et la peinture de la vie honnête, robuste et saine de l'artisan. C'est pour cela qu'il consacre par exemple un chapitre à un poète strasbourgeois, nommé Arnold, et à sa comédie *Der Pfingstmontag* (écrit dans le dialecte strasbourgeois); fidèle disciple des idées de Herder, il répète le mot des romantiques qu'il est temps de revenir aux sources pures de la poésie populaire. „Voici un poète esprit intelligent et coeur généreux qui n'a pas voulu plonger ses regards par delà l'horizon de sa ville natale; qui, sans ambitionner une palme plus glorieuse, s'est lentement pénétré des espérances, des joies, des tristesses de la vie commune“.<sup>45</sup> Hors ces poètes allemands il citait aussi quelques poètes alsaciens qui ont écrit en français. Le chapitre se termine par un appel aux poètes d'Alsace que Martin invitait à continuer à chanter la vieille foi, la loyauté et l'amour. Le Rhin porterait leurs accords aux coeurs allemands, et la France prêterait aussi une attention sympathique à ces fils qui l'honorent . . .

Le dernier chapitre du livre *Poètes contemporains en Allemagne* est consacré aux légendes et aux poèmes de la vallée du Rhin. Les rives du Rhin étaient particulièrement chères au poète car, comme nous le savons, c'était sa terre natale. Il s'appelait lui-même poète rhénan. L'auteur parle dans cette étude de l'importance historique du Rhin, puis de la transformation de la matière historique et légendaire de laquelle est née l'épopée germanique, cette épopée se rattachant aux vieilles cités rhénanes. Et il nous raconte le sujet de quelques légendes, surtout de celles qui se rattachent

<sup>45</sup> Dans l'*Artiste*, 15 décembre 1851.

à Charlemagne et à Roland. Il s'occupe longuement de Karl Simrock, d'Auguste Kopisch, de Gruppe, d'Uhland, de Gottfried Kinkel, de Wilhelm Müller et encore de quelques poètes rhénans, en ajoutant à chaque étude biographique quelques traductions du poète cité. Ce sont presque toujours des poèmes épiques qui ont pour sujet quelque légende rhénane. Ces pages sont pleines d'enthousiasme pour son pays natal et pour les poètes qui l'ont chanté. Martin a certainement réussi à éveiller l'intérêt de ses lecteurs pour les paysages romantiques du Rhin avec leurs bourgs et leurs ruines pittoresques.

---

## Conclusion.

Du point de vue de la littérature comparée Nicolas Martin a rendu de grands services. L'enthousiasme pour l'Allemagne et surtout pour la littérature allemande était très à la mode à l'époque, mais c'était très souvent un enthousiasme superficiel qui avait obscurci le sens critique des littérateurs français. Martin était un connaisseur parfait de la langue et de la littérature allemandes et ainsi son témoignage est plus authentique que celui d'un grand nombre de ses contemporains ; il est vrai qu'il a estimé trop haut quelques-uns des poètes allemands, mais par ses critiques et ses traductions il a quand même enrichi la poésie française d'inspirations nouvelles, et il a le mérite d'avoir voulu rapprocher les deux nations. Louis Betz qui dans son livre *Heine in Frankreich* consacre un chapitre à Nicolas Martin, parle ainsi de cette mission littéraire : „Geburt, Verwandtschaft, Erziehung und Neigung, alles hatte den begabten Litteraten und Dichter dazu bestimmt, ein hervorragender Geistesvermittler der beiden Völker zu werden. Seine hohe, aber undankbare Mission hat er nach Kräften erfüllt, seine Stimme jedoch verhallte — wie die Böernes — im blinden Gewirre des Nationalkampfes.“<sup>46</sup>

<sup>46</sup> Dr. Louis P. Betz : *Heine in Frankreich*, Zürich, 1895, p. 203. — „Naissance, parenté, éducation et inclination, tout cela prédestinait cet écrivain et poète de talent à un rôle d'intermédiaire éminent entre les deux nations. Il a accompli dans la mesure de ses forces sa noble mais ingrate mission, sa voix allait pourtant se perdre — comme celle de Borne — dans le tumulte aveugle des combats.“

La poésie de Martin manifeste encore le fait qu'un courant littéraire ne reste jamais isolé, qu'il se répand de pays en pays. Ainsi ce style littéraire que les Allemands et les Autrichiens appellent le „biedermeier“ se retrouve aussi dans la littérature française ; il sera transformé selon le caractère du peuple mais il gardera quand même ses traits essentiels. En Nicolas Martin nous pouvons considérer un représentant de la poésie „1830“ en France.

---

## Bibliographie.

- Apostolescu* : L'influence des romantiques français sur la poésie roumaine. Paris, 1909.
- L'Artiste*, revue, de 1840 à 1870.
- Baldensperger*, Fernand : Goethe en France. Paris, 1920.
- Littérature comparée. Le mot et la chose. Revue de litt. comparée, 1921.
- Baumgarten*, Sándor : Une „Légende Madgyare“ de Nicolas Martin. R. L. Comp. 1934.
- Betz*, Louis P. : Heine in Frankreich. Zürich, 1895.
- Bonnerot*, Jean : Sainte-Beuve, Correspondance générale. Paris, 1935.
- Bourquelot* et *Mauray* : La litt. française contemporaine. Paris, 1854.
- Catalogue* d'une collection d'almanachs illustrés. Paris. 1908. (Bibl. Nat.)
- Chamisso's Werke* (Berlin, Verlag Hempel).
- Crepet* : Les poètes français. Tome IV. Paris, 1863.
- Desplaces*, Auguste : Galerie des poètes vivans. Paris, 1847.
- Enciclopedia* universal ilustrada Europeo-Americana, tomo XXXIII, Barcelona.
- Ermatinger*, Emil : Die deutsche Lyrik, Leipzig u. Berlin, 1921.
- Gautier*, Théophile : Histoire du romantisme. Paris, 1874.
- Rapport sur les progrès des lettres etc. Paris, 1868.
- Hankiss*, János : Petöfi et les poètes français, R. L. Comp. 1922.
- Houben*, H. H. : Der gefesselte Biedermeier. Leipzig, 1924.
- Kousz*, Nándor : Mérimée en Hongrie, Revue des Études Hongr. 1928.
- Martin*, Nicolas : Fragmens du Livre des Harmonies de la Famille et de l'Humanité. Lille, 1837.
- Ariel, Sonnets et chansons. Paris, 1841.
- Petites étrennes, Almanach poétique. Paris, 1843.
- Les Cordes Graves. Paris, 1844.
- Les poètes contemporains de l'Allemagne. Paris, 1846.
- France et Allemagne. Paris, 1852.
- L'Écrin d'Ariel. Paris, 1853.

- Martin*, Nicolas : Poèmes rustiques. Paris, 1855.
- Mort de M. de Salvandy, Extrait de la Revue Française, 1856.
  - Mariska, Légende Madgyare. Paris, 1861.
  - Poètes contemporains en Allemagne. Paris. 1861.
  - Le parfait connaisseur ou L'art de devenir un critique d'art en deux heures. Imité de l'allemand. Paris, 1861.
  - Julien l'Apostat, Poésies nouvelles. Paris, 1863.
  - Julien l'Apostat, poème dramatique. Paris, 1875.
  - Contes Allemands. Imités de Hebel et de Karl Simrock. Paris, 1877.
  - Poésies. Paris, 1867. Quatrième édition augmentée.
  - Voyage poétique et pittoresque sur le chemin de fer du Nord. Lille, 1869.
  - Epitres et légendes. Caen, 1870.
- Moniteur Universel*, de 1840 à 1874.
- Nouvelle Biographie Générale. Paris, 1865.
- Platen*, Gesammelte Werke des Grafen August von Platen. Stuttgart u. Tübingen, 1853.
- Rémusat*, Charles de : Critiques littéraires. Paris, 1859.
- Reynaud*, L. : L'influence Allemande en France aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Paris, 1922.
- Sainte-Beuve* : Causeries du lundi. Paris, 1852. Tome V.
- Cahiers. Paris, 1876.
  - Nouvelle Correspondance. Paris, 1880.
- Séché*, Léon : Études d'histoire romantique. Sainte-Beuve. Paris, 1904.
- Études d'histoire romantique. La jeunesse dorée sous Louis Philippe. Paris, 1911.
- Thérive*, André : Du siècle romantique. Paris, 1927.
- Tóth*, Béla : Un apôtre français de Petöfi : Thalès Bernard, Revue des Études Hongroises, 1925.
- Tronchon*, Henri : Les débuts de la littérature hongroise en France, Revue des Études Hongroises, 1925.
- Uhland's Gedichte* (Berlin, Verlag Hempel).
- Van Thiegem*, Paul : Hist. litt. générale et comparée. Revue de Synthèse, 1936, p. 258.
- Zolnai*, Béla : Le style „biedermeier“ dans la littérature française. Acta litterarum ac scientiarum Reg. Universitatis Hung. Franciscos-Josephinae, Szeged, 1935.
-

## Nicolas Martin, az összehasonlító irodalomtörténetírás előfutára.

### I. Élete és művei.

Egy kor irodalmának a képe mintegy apró mozaikkövekből tevődik össze. Egy ilyen szerény kő a XIX. századi francia irodalom színes mozaikjában Nicolas Martin költészete és kritikai munkássága. Külön figyelmet érdemel Martin mint az összehasonlító irodalomnak egyik előfutárja, annak a tudományágnak, mely a XIX. században fejlődik ki önállóan és melynek ma Paul Hazard és Ferdinand Baldensperger a legkiválóbb művelői. Számot tarthat továbbá érdeklődésünkre mint a biedermeier szellem egyik képviselője Franciaországban. Magyar szempontból azonban Martin elsősorban, mint a *Mariska*, *Légende madgyare* szerzője érdekel bennünket.

Nicolas Martin 1814-ben született Bonnban, apja francia, anyja német volt, nővére Karl Simrock-nak az írónak. Családi körülményei magyarázzák meg Németország és a német irodalom iránti rokonszenvét, melynek egyébként kora is kedvezett. Gyerekkorát Észak-Franciaországban, flandriaiak közt töltötte és a flamand föld és kultúra is hatott rá. Tizennyolc éves korában vámtisztviselő lett és emellett a próza munka mellett foglalkozott az irodalommal. Költő és kritikus: álmodozó, kissé szentimentális természetét talán anyjától, kritikai szellemét apjától örökölte.

Verseskötetei a következők: *Harmonies de la famille* (1837), *Ariel* (1841), *Louise et les Cordes graves* (1845),

*L'Ecrin d'Ariel* (1853), *Le Presbytère, épopée domestique* (1856), *Mariska, Légende madgyare* (1861), *Gazette en vers, Julien l'Apostat* (1863). Kritikai munkái: *France et Allemagne* (1852), és *Poètes contemporains de l'Allemagne* (1861). 1842-ben a közoktatástügyi miniszter Németországba küldte őt a germán eposzok tanulmányozására, kritikai munkáinak nagyrésze ezen fontos irodalmi küldetés eredménye. Munkatársa volt az *Artiste* című irodalmi folyóiratnak és a *Moniteur Unisersel*-nek.

## II. Költészete.

Nicolas Martin a romantika korában született és az természetesen hatott rá, költészete azonban a romantikától eltérő lényeges különbségeket mutat. A forradalom és a császárság után az emberek kiábrándulva a politikai küzdelmekből és háborúkból a boldogságot a magánéletben, a családban, a csendes és szelid természetben keresik. Ez az új szellem nemcsak az emberek életmódjában nyilatkozik meg, hanem a művészetben és az irodalomban is, neve Franciaországban a „style Louis Philippe“, vagy „style 1830“, mely nagyjában megfelel a német biedermeier fogalmának. Jellemzi ezt az új szellemet a megbékült pesszimizmus, a rezignáció, az élet realitásaihoz való fordulás, a józanság, a mértékelt-ség. A biedermeier ember kerüli a politikai küzdelmeket, a nagy szenvedélyeket, csendes polgári életre vágyik, a polgári erényeket műveli, ápolója patriotizmusnak, művészetnek, szerelemnek, barátságának, filantropizmusnak. A biedermeier költészet és művészet a polgári szellem megnyilatkozása.

Németországban és Ausztriában gazdag irodalom tárgyalja ezt az irányt (Bietak, Weydt, G. Hermann, Houben, Max von Boehn). A francia irodalomban Zolnai Béla keresett és mutatott ki biedermeier vonásokat Béranger-nál, Sainte-Beuve-nél és az Almanach-lírában. Béranger és Sainte-Beuve mellé sorolhatjuk Nicolas Martint is. Martin legelső versei 1837-ben jelentek meg *Fragments du Livre des Harmonies de la Famille et de*

*l'Humanité* címmel. Már a cím is mutatja a romantika hatását Martinra. A fiatal költő egy hatalmas műről álmódott, mely felöleli az emberi érzékek és problémák nagy területét. Ez az ambíció megvan a legtöbb romantikus költőben. Martin első verseskötetét egy kis lengyel árvalány javára adta ki, szóval mintegy jótékony célra, ez a filantropizmus viszont biedermeier sajátság . . . A korra jellemző az a szimpátia, ami a szabadságharcok és így a lengyel szabadságharc iránt is megnyilvánul; legnagyobb patrioták a kispolgárok, akik ugyan nem vesznek aktív részt a politikai eseményekben, de lelkesedéssel éneklük meg azokat. Néhány vers tárgyát a költő gyermekkori emlékei teszik: ez a világtól való menekvés a boldog gyermekkorba szintén biedermeier sajátság; ezt a vágyat fejezik ki azok a költemények is, melyekben a költő egy békés és tétlen életről álmódzik a szelid természet ölében. Egy szerény falusi otthon kedvesebb számára mint a közéleti fórum. Hasonló gondolatokat találunk pl. Uhlannál. A versek egyrésze a gyermeket, a nőt, a tiszta szerelmet dicsőíti. A biedermeier költő szerelme mérsékelt és derűs érzés, sohasem szenvedély, tárgya egy bájos és szelid fiatal leány. Martin első verseskötete tartalmaz még történelmi, vallásos és filozófiai tárgyú verseket is; ezekben a romantika hatása érzik, azonban hiányzik ezekből a költeményekből a képzelő erő és az eredetiség. A fiatal költő ideáljai ebben az időben Chateaubriand és Lamartine. Már első verseiben megnyilatkozik a költő rajongása Németország iránt, számára Németország jelenti a költői álmódzás, a nagy tehetségek és nagy erények hazáját. A *Harmonies* című kötetben már találunk Uhlann fordításokat is.

Az *Ariel* című kötet lírai versek gyűjteménye, sok benne a szonett és a dal, több fordítást is tartalmaz német költők verseiből. Az *Ariel* költőjét főleg a természet, a tavasz inspirálja, de találunk a kötetben vallásos verseket is, valamint a gyermekkor, az otthon, a családi élet jeleneteinek leírásait. Teljesen analóg tárgyú verseket írtak Uhlann és Wilhelm

Müller, akik kétszetenül hatottak Martinra. A flamand-franciaföld, hol gyermekkorát töltötte, szintén hatással volt költészetére, ez oltja belé a falusi élet, az egyszerű emberek iránti szeretetet. Azonban mindennél erősebb Németország iránti rajongása. Martinnak a költői hivatásról való felfogását is megismerhetjük az *Ariel*-ből: a költő feladata a szép és jó megéneklése, a nemes eszmék terjesztése, a szenvedők vigasztalása.

A fordítások leginkább Uhland, Wilhelm Müller, Kerner, Rückert, Chamisso verseiből valók, Martin természete rokon a derüs és szelid sváb költőkkel. Bámulója Platen-nek, lefordította több szonettjét. Érdekes megjegyezni, hogy Eminescu román költő egyik szonettjében Platent utánozva Martin francia fordítását használta fel. Ezek a fordítások hűen adják vissza a német versek hangulatát és gyakran valóban művésziek. Összehasonlítva Martin fordításait a német eredetivel nem egy esetben megállapíthatjuk, hogy a fordítás szebb, megkapóbb mint az eredeti költemény. Martin nagy szolgálatot tett ezzel a német költészetnek, melyet abban az időben kevésbé és sokszor gyenge fordításokból ismertek, másrészt saját költészete is sokat nyert a német hatásokból, innen az egyszerű és közvetlen hang verseiben.

Martin munkái között van egy kis rózsaszín füzet 1843-ból, címe: *Petites étrennes, Almanach poétique*. Az Almanachok nagyon divatosak voltak az 1830-as években úgy Francia- mint Németországban, ezek alkották a kispolgárok és pedig elsősorban a hölgyek szellemi táplálékát. Szerelmi verseket hazafias és bordalokat, moralizáló és bölcselkedő költeményeket, virágregéket tartalmaznak. Tipikus megnyilatkozásai ezek a kis könyvecskék a biedermeier szellemnek, melynek alaptulajdonsága a „resignatio“, a közügyekkel való nemtörődés, a mindennapi életben való boldogság keresése. A szerelmet, a családi életet, a virágos kertet, a jó ebédeket és még jobb borokat dicsőítik ezek a dalok. A költészet Martin felfogásában árnyasliget, álomvilág, melyben lelkünk üdülést talál.

1844-ből való Martinnak *Les Cordes graves* c. verses köteté, mely úgy a költemények tárgyában, mint hangjában eltér az előbbiektől. A költő itt komolyabb műfajjal, a himnusszal próbálkozik, de tehetsége ezzel nincs arányban. Az *Une Gerbe* c. kötetben ismét visszatér kedvelt versformájához, a dalhoz, mely megfelel a német „Lied“-nek; ez a rövid és hajlékony forma felelt meg legjobban derűs és kissé szentimentális természetének. Itt megismerjük a költő muzsáját is: nem égi jelenség, hanem az élet maga; a mindennapi élet apró jelenetei és a természet kötik a földhöz. Muzsája közeli rokona *Sainte-Beuve* muzsájának. Vele találkozunk az *Écrin d'Ariel* lapjain is, Ő az, aki megtanítja a költőt az egyszerű, rusztikus hangra és feltárja előtte a hamis élet örömeit és szépségeit. Az egyszerű dolgok szeretete nyilvánul meg Martin irodalmi izlésében is, pl. az angol költők közül *Burns* és *Crabbe* vonzzák, *George Sand*-t kedveli, mivel ezek mindennapi dolgokról, hétköznapi emberekről irnak. Szerinte a költő feladata a költészetet bevinni az egyszerű kunyhókba, — ez volt *Béranger* programja is — beragyogni a szerény viszonyok között élő emberek életét és megtanítani őket arra, hogy a kis örömök az igazi örömök, mert nem okoznak csalódást. Ez is biedermeier-filozófia.

Tipikusan biedermeier mű az 1856-ban megjelent *Le Presbytère, Épopée domestique*. E verses elbeszélését a költő *Sainte-Beuve*-nek ajánlotta, benne látta a családi élet első, francia költőjét. *Sainte-Beuve* „*Monsieur Jean*“-ja állt előtte, midőn falusi idiljét megírta. A költemény tárgya egy falusi plébánia mindennapi életének leírása. Előszavában Martin kifejezi azon vágyát, hogy szeretné ha a francia költők művészetükkel megaranyoznák az élet hétköznapi, szürke oldalait, az angol *Crabbe* és *Burns* példájára. Verses elbeszélését azoknak írta, akik elég józanok ahhoz, hogy az élettől ne kívánjanak lehetetlent és megbecsülik az apró örömeiket. A költemény reális falusi képei flamand és holland festők műveit juttatják eszünkbe. *Sainte-Beuve*, *Briseux* és

az angol lakisták mellett Baldensperger szerint Goethe *Hermann és Dorothea*-ja is hatott a *Presbytère*-re.

Bennünket legjobban érdekel Martin „légende madgya-re“-ja, a *Mariska*. A kötet lírai versek gyűjteménye, melyeket, amint azt a költő előszavából megtudjuk, egy Nimbsch nevű magyar költő írt, kivel Martin Párisban találkozott és aki miután 1848-ban a magyar szabadságért küzdött, később elesett a lengyel szabadságharcban. Az egész romantikus történet minden valószínűség szerint Martin kitalálása; a szabadsághősökért akkoriban nagy volt a lelkesedés és ő ezzel akarta megfogni olvasói szívét. Nimbsch nevű magyar költő egyáltalán nem élt. Lenau családi neve volt Nimbsch, de Martin hősének élete inkább a Petőfiével mutat analógiát. Martin bizonyára ismerte Lenau életét és műveit és Petőfiről is hallott, sőt valószínűleg olvasta Kertbeny német és Thalès Bernard francia Petőfi-fordításait, hallott a magyar szabadságharcról és mindez visszhangra talált lelkében. Így született meg Nimbsch története és a *Mariska*. A *Mariska* egyébként sem nem legenda, sem nem magyar, hanem lírai versek gyűjteménye, melyeknek csak a kerete magyar; tárgyban és formában hasonlóak az előző kötetek verseihez. Nimbsch szereti Mariskát, de mivel húsz évvel idősebb a lánynál, tudja, hogy az nem lehet az övé és ezért lemond és a halálba menekül. Ez a lemondás is biedermeier motívum. Úgy a természeti képek mint Nimbsch és Mariska nélkülöznek minden magyar jelleget: olyan emberhez hasonlítható ez a verseskötet, aki franciául beszél, germán szellemű és magyarosan öltözködik... Mégis hálával tartozunk Martinnak mivel tehetségéhez képes hozzájárult a Magyarország iránti érdeklődés felkeltéséhez.

Az utókor hamar megfeledkezett Martinról, de kortársai közül igen sokan értékelték derűs, és bensőséges költészetét. Sainte-Beuve és Th. Gautier a francia és német szellem szerencsés találkozását értékeli költészetében. Sainte-Beuve leveleiben gyakran ad tanácsokat a fiatal költőnek és buzdítja őt, hogy fordítson német kortársai verseiből. Martin

viszont német nyelvű tanulmányt ír Sainte-Beuve-ről és ezzel a francia irodalmat propagálja Németországban. Charles Rémusat is elismeréssel ír Martin érdemeiről, az összehasonlító irodalom terén.

### III. Martin, mint kritikus.

Martin kiváló ismerője volt a német irodalomnak, 1842-ben Salvandy közoktatásügyi miniszter őt küldte Németországban a germán eposzok tanulmányozására. Erre vonatkozó tanulmányai előbb a *Moniteur*-ben jelentek meg, majd összegyűjtve a *France et Allemagne* c. kötetben. Martin küldetésének magyarázatát a romantika eszméiben találjuk: a romantika fedezte föl a középkort . . . A német középkor különösen érdekelte a franciákat, mivel hittek egy német eredetű irodalomban. Martin nagy lelkesedéssel végezte kutatásait, tanulmányozta Grimm, Lachmann, Von der Hagen teoriáit, ismertette Moritz Haupt szövegkritikai munkásságát, Vilmar elméletét a mondakörökről és egyuttal felsorolja a francia középkori irodalommal foglalkozó német filologusokat is. A német és a francia középkori költészet között rokonságot igyekszik kimutatni. Cikkeivel buzdítani is akar: szeretné ha honfitársai közül minél többen bele mélyednének a német költészet tanulmányozásába a *Guðrun* és a *Nibelung*-éneket lefordítanák franciára.

Martinnak a modern német irodalommal foglalkozó tanulmányait a *Poètes contemporains en Allemagne* c. kötet foglalja magában. Az író előszavában kifejezi azon reményét, hogy műve egy lépéssel közelebb fogja hozni egymáshoz a két nemzetet és egymás szellemi kincseinek kölcsönös ismerete gazdag forrása lehet új irodalmi inspirációknak. Német költőtársait három csoportba osztja: 1. A sváb költők, 2. az osztrák iskola, mely magyar vonásokat is mutat, 3. a berliniek, az északnémet költők csoportja, kiket politizáló, filozófáló tendencia jellemez. Külön cikkben foglalkozik a német dalköltészettel, a diáknótákkal, a vadász-, hazafias- és borda-

lokkal. A dal igen kedvelt műfaj a biedermeier korban, amikor daloskönyvek adják a kispolgár szellemi táplálékát. Martinak e dalok népies jellege, őszinte és egyszerű hangja, a bennük megnyilatkozó mély érzés és vallásosság tetszik és ebben a népies dalköltészetben gazdag forrást lát a költők számára. Ő maga sokat fordít a dalokból, sajnos, csak prózában. A német költők közül elsősorban Chamisso érdekli Martint: honfitársa belevitte a német költészetbe a francia szellem világosságát és a kifejezések pontosságát... Chamisso költészetében a biedermeier-kor családi élete tükröződik: ez vonzotta Martint. *Salas y Gomez* c. költeményében a rezignáció ragadja meg.

Hosszabb tanulmányában foglalkozik Platen-nal, kinek művészete Gautier-ével rokon; ez utóbbi buzdította Martint német költőtársa ismertetésére, verseinek lefordítására. Ismét egy másik cikk Moritz Hartmann lírikussal foglalkozik, verseiben a természetességet becsüli legtöbbször. Külön foglalkozik az *elzászi* német költészettel és a francia szellemnek erre való hatásával. A Martin által idézett-elzászi költők többnyire tisztviselők, papok, mesteremberek; ebben a kiválasztásban is Martin polgári, biedermeier szellemének megnyilvánulását láthatjuk...

\*

Martin költészete bizonyítéka annak a ténynek, hogy egy irodalmi irány sem marad elszigetelten, hanem átmegegyik egyik országból a másikba. Így a biedermeier mint irodalmi irány némileg átformálva, de lényeges vonásait megőrizve feltalálható a francia irodalomban is. Martin párhuzamos jelenség a biedermeier Petőfivel.

Nicolas Martin munkásságával értékes szolgálatot tett az összehasonlító irodalomnak. Korában nagy volt ugyan az érdeklődés és lelkesedés Németország iránt, de a róla való ismeretek gyakran felületesek maradtak. Martin, mint a német nyelv és irodalom kiváló ismerője, sokkal megbízhatóbb, mint kortársai nagyrésze. A lelkesedés néha ugyan az ő

ítélőképességét is elhomályosítja de kritikái és fordításai mindenesetre gazdag forrását nyitották meg az új irodalmi inspirációknak. Nagy érdeme, hogy egymáshoz közel akarta hozni a két nemzetet; az embertestvériség, az emberiségnek egy nagy családba való egyesülése volt az álma. A békét szerette és a harmóniát. Építeni akart és sohasem rombolni, de hangja elveszett a csaták zajában.

---

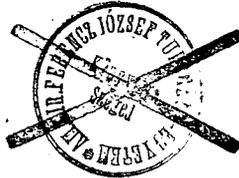
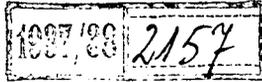
## INDEX.

- Alaric 17  
Alexis 10  
Ampère 9  
Andersen 34  
Apostolescu 31, 71  
Arndt 63  
Arnold 67  
Arnim 10
- Baldensperger 6. 41, 42, 71, 73, 78  
Ballanche 16  
Baumgarten 71  
Beethoven 8  
Béranger 6, 12—14, 16, 26, 31,  
38, 63, 74, 77  
Bernard (Thalès) 43, 72, 78  
Betz 69  
Bietak 74  
Boehn 74  
Bonnerot 71  
Bourquelot 71  
Börne 69  
Brant 66  
Brizeux 6, 41, 77  
Burns 37, 38, 40, 77  
Byron 35, 54
- Cellini (Benvenuto) 54  
Chamisso 9, 18, 19, 27, 51, 54,  
62, 64, 71, 76, 80  
Charles-Quint 17  
Chasles 58  
Chateaubriand 16, 17, 21, 75  
Crabbe 40, 41, 77  
Crepet 57, 71, 77  
Cuvillier-Fleury 41
- Dante 45, 48  
Delorme, Joseph 24  
Desplaces 34, 58, 71  
Droste-Hülshoff 10  
Dumas 9
- Eminescu 31, 76  
Ermatinger 71
- Feuillet 9  
Fournel 41
- Gautier 9, 31, 54, 57, 64, 71, 78, 80  
Geibel 66  
Gervinus 60  
Goedeke 10, 62  
Goethe 21, 30, 41, 42, 54, 71, 78  
Gomez 62, 64, 80  
Gottfried, de Strasbourg 59  
Grimm 10, 59, 60, 79  
Gruppe 68  
Guttinger 46
- Hankiss 71  
Hazard 73  
Hagen 59, 79  
Hartmann 65, 66, 80  
Haupt 59, 60, 79  
Hebel 10, 72  
Heine 51, 62, 65, 69, 71  
Herder 23, 67  
Hermann, G. 74  
Homère 16, 60  
Horace 54  
Houben 71, 74  
Houssaye 9, 41, 58  
Hugo, Victor 5, 7, 12, 17, 26, 35, 54
- Janin 40  
Julien l'Apostat 10, 17, 52, 53, 72, 74
- Kerner 27, 30, 51, 54, 76  
Kertbeny 43, 78  
Kinkel 68  
Koerner 44, 51, 56, 63  
Kopisch 68  
Kousz 43, 71

- Lachmann 10, 59, 79  
 Lamartine 5, 7, 12—14, 17, 26,  
 34, 41, 54, 54, 75  
 Laprade 6  
 Lenau 44, 78  
 Limayrac 41  
 „Louis-Philippe“ 11, 32, 72, 74  
 Luther 17  
  
 Malitourne 24, 25, 36, 45, 50—52,  
 54, 57  
 Marmier 25  
 Maury 71  
 Mecklenburg-Schwerin, Hélène  
 de 18  
 Mèrimée 9, 42, 71  
 Miczkiewicz 35  
 Moissenet 19  
 Musset 35  
 Müller 10, 21, 27, 29, 51, 68, 76  
  
 Napoléon 16  
 Nimbsch (Nikolaus — von  
 Strehlenau) 42, 44, 45, 50—52  
 Nisard 9  
  
 D'Orléans, duchesse 18  
 Ossian 17, 23  
 Ostade (van) 24  
  
 Petöfi 14, 31, 43, 44, 65, 78  
 Pétrarque 54  
 Platen 17, 30, 31, 62, 64, 65, 72,  
 76, 80  
 Pontmartin 41  
 Potter 23  
  
 Rémusat 58, 72, 79  
 Reynaud 56, 72  
 Rousseau 65  
  
 Rubens 23  
 Rückert 27, 30, 54, 56, 76  
 Ruydael 23  
  
 Salvandy 9, 61, 72, 79  
 Sand 27, 38, 77  
 Saint-Lambert 33  
 Sainte-Beuve 6, 7, 9, 12, 22—24,  
 34, 35, 39, 41, 54—56, 58, 72,  
 74, 77, 78  
 Séché 7, 72  
 Sévigné 54  
 Shakespeare 19  
 Simrock 8, 10, 30, 59, 60, 68, 72, 73  
 Staël, Mme de, 56  
 Stendhal 65  
 Strassbourg (Gottfried de) 59  
  
 Tasso 60  
 Taine 62  
 Téniers 24  
 Thérive 55, 72  
 Tóth, B., 72  
 Tronchon 72  
  
 Uhland 10, 15, 18, 20, 27—29,  
 34, 54, 56, 68, 72, 75  
  
 Van Thetegem 5, 72  
 Veldecke, Henri de, 59  
 Veronese (Paolo) 30, 31  
 Vigny 7, 12, 26  
 Vilmar 60, 79  
 Virgile 16  
  
 Weber 50  
 Weydt 74  
 Wordsworth 41  
  
 Zolnai 5, 6, 11, 12, 32, 53, 72, 74

## Table des matières.

Introduction . . . . .	5
I. Vie et oeuvres de Nicolas Martin . . . . .	7
II. Le poète . . . . .	11
III. Critiques littéraires . . . . .	58
Conclusion . . . . .	69
Bibliographie . . . . .	71
 <b>Nicolas Martin, az összehasonlító irodalomtörténetírás előfutára</b>	
I. Élete és művei . . . . .	73
II. Költészete . . . . .	74
III. Martin, mint kritikus . . . . .	79
Index . . . . .	81



**4. Un disciple du romantisme français. Madách et la Tragédie de l'homme.**  
Par László JUHÁSZ. Magyarul: Széphalom 1930—1931.

Auf Grund seiner eigenen Forschungen behauptet Verf., Madách sei in seinem Meisterwerke ein Schüler der französischen Romantik, deren Einfluss er eine ebenso grosse Bedeutung beilegt, wie dem von Goethe. — A. B. (Ungarische Jahrbücher XI, 4).

**5. Un humaniste hongrois en France. Jean Sambucus et ses relations littéraires. (1551—1548.)** Par Endre BACH.

Bach Endre figyelmet érdemlő tanulmánya érdemes tanujele annak, hogy milyen buzgó és eredményes munka folyik a szegedi egyetem filozófiai karán. — Pintér Jenő (Irodalomtörténet, 1933:50).

Grâce à l'étude approfondie de M. A. Eckhardt sur Remi Belleau, ainsi qu'à celles de MM. Horváth (Jodelle), Faludi (Dudith) et Bach (Sambucus), l'aspect hongrois du siècle des humanistes commence à entrer en pleine lumière. — L. Sipos (Revue des Études Hongroises 1933:146).

Die gewissenhafte Arbeit ist ein bedeutender Beitrag zur Erforschung der Feziehung des ungar. und franz. Humanismus. — St. V. (Ungarische Jahrbücher, XIII. 2.)

V. ö. Gulyás Pál, Sambucus, Bp., Akadémia, 1934. — R. Lebègue, dans Humanisme et Renaissance, 1935.

**6. Le théâtre français de Vienne. 1752—1772.** Par Julie WITZENETZ.

L'Institut Français de l'Université de Szeged a enrichi l'histoire littéraire de deux travaux relatifs à l'expansion de la culture française à Vienne. — A. Eckhardt (Nouv. Revue de Hongrie, 1932:477).

Nous sommes initiés aux vicissitudes et même aux avatars de ce théâtre éphémère. — H. Grenet (Revue des Ét. Hongr. 1933:145).

Die gründliche Untersuchung, die auf eigener archiv. Forschung beruht, bildet einen wichtigen Beitrag zur französ.-österreichischen Kulturgeschichte des 18. Jhs. — St. V. (Ung. Jahrb. XIII. 2.)

**7. Mots d'origine hongroise dans la langue et dans la littérature françaises.**  
Par Borbála LOVAS.

Le travail de M<sup>le</sup> B. Lovas aura son intérêt pour les linguistes qui y trouveront une riche documentation. — Alexandre Eckhardt (Nouvelle Revue de Hongrie. 1932:478).

Der Autor fasst den Ausdruck „mots d'origine hongroise“ in etwas weiterem Umfang als dies gewöhnlich der Fall ist... So wird das Buch zu einer Darstellung von der Kenntnis Ungarns und seiner Gebräuche unter den Franzosen... Aufmerksamkeit verdient die Einleitung, die über die kulturellen Beziehungen zwischen Ungarn und Frankreich berichtet. — Ernst Gaml'scheg, Zeitschr. f. franz. Spr. u. Lit. 1933:127.

**8. Les impressions en français de Hongrie. (1707—1848.)** Par Margit JEZERNICZKY. (V. ö. Tóth László, Magyar Kultura 1934: 228.)

Entro un periodo de centoquarant'anni l'autore ha potuto raccogliere e descrivere 157 opere in lingua francese stampate in Ungheria, numero contro ogni apparenza cospicuo e tale da dimostrare da solo l'onore in cui vi era tenuta la letteratura francese. — La Bibliofilia, 1934, p. 29.

**9. Les séjours en Suisse, en France et en Belgique du comte de Zinzendorf d'après son journal (1764—1770).** Par Erzsébet Magda LANGFELDER.

10. **Un poète cosmopolite du 18<sup>e</sup> siècle: Michel Csokonai et la littérature française.** Csokonai Mihály és a francia irodalom. Par Erzsébet PELLE.  
Verf. hebt in ihrer klaren Darstellung, gestützt auf ein gediegenes Tatsachenmaterial, die Linien hervor, die sich von Cs. zu der zeitgenöss. franz. Lit. ziehen lassen. — Ungarische Jahrbücher, XV, 1. V. ö. még Kratochfill-Baróti Dezső, Széphalom 1933: 103.
11. **La fortune intellectuelle de Verlaine. (France, Allemagne, Autriche, Hongrie.)** Par Jolán GEDEON.  
V. ö.: Széphalom 1933: 47. — Zolnai Béla, Széphalom 1933: 70.  
La belle étude est pourvue d'une bibliographie très complète qui rendra de grands services aux chercheurs. — Henri Ancel (Nouvelle Revue de Hongrie, févr. 1934).  
Négy országban dolgozza fel Gedeon Jolán közel 300 adatra támaszkodva egy költő szellemi sorsát a kritikusok tollán és mutatja azt a maradi részvétlenséget, mely az irodalmi korifeusok égető munkájából fakad. — Erdődi József (Független Szemle, 1934 ápr.).  
Nálunk nem az volt a Verlaine-kérdés magva, hogy magát Verlaint itélik meg kritikai fegyverekkel, hanem Verlainen keresztül Adyt akarták agyonütni. — Supka Géza (Literatura 1934 jan. 15).  
La collection d'Études Françaises est déjà à son onzième numéro, et plusieurs de ces volumes sont des ouvrages distingués et utiles. — P. Van Tieghem. (Revue de Synthèse, déc. 1934.)
12. **Une femme de lettres du second Empire. La comtesse Julie Apraxin. Sa vie, ses oeuvres.** Par Catherine BARNA.
13. **Les premiers imprimés en français de Vienne (1521—1538).** Par Olga DROSZT. Cf. Études Françaises, 3.  
Verf. liefert einen etwas schmalen Beitrag zu den österr.-ung.-franz. Beziehungen. Den grössten Teil der Abhandlung nehmen bibliographische Angaben ein, geistesgeschichtliche Schlussfolgerungen behält sich Verf. vor. — (Ungarische Jahrbücher, 1935.)  
Droszts Arbeit beschäftigt sich mit den ersten bisher bekanntgewordenen Wiener franz. Drucken. — Hans Zedinek (Zentralblatt für Bibliothekswesen, Jg. 52, S. 592).
14. **Un disciple de Michelet: Charles-Louis Chassin (1831—1901).** Par Vera BACH.  
La monographie que méritait cet honnête homme a été faite avec soin: biographie, rattachement à l'école de Michelet, de Quinet dont il fut l'ami, le disciple, le panégyriste. — Henri Tronchon (Revue Universitaire, oct. 1936).
15. **Les colonies françaises de Hongrie.** Par Étienne NÉMETH.
16. **Clément Mikes et ses sources françaises.** Par Ladóslas MADÁCSY.
- Hors série:*  
**Le style „biedermeier“ dans la littérature française. Biedermeier in Ungarn.** Par Béla ZOLNAI. (Dans les ACTA de l'Univ. de Szeged, 1935.)  
Cf. Paul Kluckhohn, zur Biedermeier-Diskussion, Deutsche Vierteljahresschr. f. Litwiss. u. Geistesgesch. 1936: 504. — P. Van Tieghem, Revue de Synthèse 1936.